64e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 13 1er AVRIL 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Victor Hugo en exil. — II. L'enlèvement du duc d'Enghien. — III. La faim asiatique. — IV. Jeunes et vieux dans le clergé espagnol. — V. Le prêtre dans le roman moderne. — VI. Le Brésil, pays de mission ? — VII. A bord du *Nautilus*. — VIII. L'homme de Piltdown. — IX. L'Eglise catholique en Algérie. — X. L'Espagne exportera-t-elle des prêtres ? — XI. Aurons-nous une *Afrique saharienne française ?* — XII. Mgr Jean Batiot, Vicaire apostolique de Majunga.

I

Victor Hugo à la fin de son exil

Sous le titre qu'on vient de lire, M. André Maurois nous apporte, dans la *Revue de Paris* (mars 1934), de bien curieux détails.

— « Le vieux mage, écrit-il, est presque seul sur son rocher. C'est alors qu'il prend cet aspect broussailleux d'aïeul universel, qui sera le sien dans l'histoire. Il se sent libre, puissant et inspiré. Mais il ne voit pas qu'à côté de lui qui s'épanouit, les siens étouffent. »

Les siens, qui sont-ils ? Sa femme d'abord qui, de plus en plus s'éloigne de Guernesey, résidence du poète, pour voyager en France, en Belgique, en Angleterre, et pour résider à Paris, où parfois, secrètement, elle monte l'escalier de Sainte-Beuve. La fille, Adèle, s'est enfuie en 1863 et vit au Canada, devenue pour les siens un fantôme lointain et alarmant. L'aîné des fils, Charles Hugo a fait « sécession » dès 1862, est venu à Paris, puis s'est établi à Bruxelles, où il s'est marié. Le second fils, François-Victor traduit Shakespeare, mais la mort de sa fiancée l'a aussi détaché de Guernesey.

C'est une belle-sœur de Hugo, Julie Chenay, puis c'est Juliette Drouet, la « maîtresse fidèle », admise ouvertement au foyer du poète maintenant, qui tiennent sa maison ensemble ou tour à tour.

Ce qui nous intéresse surtout ici ce sont les propos du grand homme, ses idées, son genre de vie. Nous sommes très bien informés par les notes de Paul Stapfer, alors jeune professeur de littérature dans un collège de l'île. Stapfer est frappé de la démarche élégante et noble du vieillard. Ferme et droit, coiffé d'un chapeau à larges bords, un manteau jeté sur les épaules si le ciel est menaçant, les mains dans les poches, le pied cambré, « il aurait donné grand air aux haillons d'un gueux » !

Très poli, même cérémonieux, à la mode « vieille France », il a une conversation simple, naturelle, malicieuse, toute nourrie d'esprit, à la française toujours. Il tonne volontiers contre le matérialisme. Devant un auditoire il se fait même grandiloquent. « La personne alors faisait place au Personnage ».

« Il cite avec horreur une phrase de Taine : « *Le vice et la vertu sont des produits comme le sucre et le vitriol.* » ...C'est la négation de la différence entre le bien et le mal... Je voudrais être à Paris, oui, je voudrais être à l'Académie pour voter, avec l'évêque d'Orléans (Dupanloup), contre ce cuistre-là ! »... Son autre bête noire était Racine : « Il n'est pas sûr de son instrument, disait Hugo », et il écrit quelquefois fort mal :

« *Epargnez votre sang, j'ose vous en prier.*
Epargnez-moi l'horreur de l'entendre crier... »

Au contraire, il louait le Boileau du *Lutrin*, le Molière de *L'Etourdi*, le Corneille des comédies, avec une volupté de gourmet littéraire. Après le dîner, il devenait « sublime »... »

Et le jeune Stapfer note avec un peu d'ironie les vastes sujets abordés en conversation : immortalité de l'âme, essence de Dieu, nécessité de la prière, absurdité du panthéisme, absurdité du positivisme. Il parle de tout, il résout tous les problèmes avec décision et autorité :

— « Oh ! que l'athéisme est pauvre, s'écrie-t-il ! Qu'il est petit ! qu'il est absurde ! Dieu est ! Je suis plus sûr de son existence que de la mienne. ...Pour moi, je ne passe pas quatre heures de suite sans prier... Si je me réveille la nuit, je prie... Qu'est-ce que je demande à Dieu ? De me donner sa force. Je sais bien ce qui est bien et ce qui est mal, mais, en moi-même, je ne trouve pas la force de faire ce qui est bien... Nous sommes en Dieu. Il est l'auteur de tout... Mais il n'est pas vrai de dire qu'il *a créé* le monde, car il le crée éternellement. Il est le *Moi* de l'infini. Il est... Tu dors, Adèle ! »

Ce jour-là Adèle, sa femme, était à Guernesey, ce qui était rare. (Adèle était aussi le nom de la fille, partie au loin).

Hugo donnait volontiers ses appréciations sur les poètes de son temps, et sur lui-même :

— « Je m'étonne qu'on veuille découvrir de grands côtés dans la poésie de Musset... Je trouve juste autant que jolie la définition qu'on a donnée de lui : *Miss Byron*... Il est très inférieur à Lamartine... Il n'y a qu'un classique en ce siècle, un seul, entendez-vous ? C'est moi. Je suis l'homme de nos jours qui sait le mieux le français. Après moi viennent Sainte-Beuve et Mérimée... Mais celui-ci est un écrivain de courte haleine. *Sobre*, comme ils disent. Bel éloge d'un auteur,

vraiment !... Thiers est un portier écrivain qui a trouvé des portiers lecteurs... Courier est un infâme gueux... Châteaubriand est plein de choses magnifiques, mais c'était un homme sans amour de l'humanité, une nature odieuse... On m'accuse d'être orgueilleux : c'est l'orgueil qui fait ma force !... »

Cependant, sur le continent, on suivait toutes les démarches du grand homme. Ainsi quand on apprit qu'il était allé à Bruxelles, en 1865 ; le bruit courut qu'il allait s'y installer et Baudelaire écrivit à un ami, non sans rosserie :

« Il paraît que lui et l'Océan se sont brouillés ! Ou il n'a pas eu la force de supporter l'Océan ou l'Océan lui-même s'est ennuyé de lui. C'était bien la peine de s'arranger soigneusement un palais sur un rocher !... »

En réalité, il n'en était rien, mais il trouvait lourd le fardeau de quatre ménages : Guernesey, Paris, Bruxelles et sa fille au Canada ! Sans doute il gagnait énormément d'argent. Mais les siens le trouvaient chiche. Il ne donnait jamais assez, à leur gré. En réalité, nous savons qu'il donnait beaucoup aux pauvres !

— « Dans les dépenses de sa maison, dit M. Maurois, il y a toujours environ un tiers de secours. Bienfaisante avarice. »

De plus, il tient à faire des économies pour les siens, après sa mort. Il songe non seulement à ses enfants, mais à ses petits-enfants. Et il travaille, il travaille régulièrement, obstinément. Il a des idées plein la tête. Les éditeurs sont à l'affût de tout ce qu'il peut en faire jaillir. On lui paie ses productions des prix très élevés. A Guernesey, il écrit les *Travailleurs de la Mer*. Il vend son manuscrit, avec les *Chansons des Rues et des Bois*, pour 120.000 francs, qui feraient de nos jours au moins 25 millions.

Le succès des *Travailleurs de la Mer* fut énorme. Sons fils François-Victor lui écrivit aussitôt :

— « Ton succès est immense, universel. Jamais je n'ai vu pareille unanimité. Le triomphe des *Misérables* même est dépassé. Cette fois, le maître a trouvé un public digne de lui. Tu as été compris, c'est tout dire. Car comprendre, quand il s'agit d'une œuvre comme celle-là, c'est admirer. Ton nom est dans tous les journaux, sur tous les murs, derrière toutes les vitrines, dans toutes les bouches. »

De fait, la mode s'en mêla, suprême appoint ! La *Pieuvre* fut à l'ordre du jour. On lança le chapeau *pieuvre*. Les petites dames qui « faisaient » Dieppe et Trouville, furent appelées « *les Travailleuses de la Mer* » et le chapeau *pieuvre* leur allait à merveille. Des restaurants offraient *de la pieuvre à la financière*.

Le jeune Emile Zola écrivait enthousiaste :

« Ici, le poète a le cœur et l'imagination libres. Il ne prêche plus, il ne discute plus... Nous assistons au songe grandiose de cet esprit puissant, qui met aux prises l'homme et l'immensité. Mais il suffit ensuite d'un souffle pour terrasser l'homme... »

En 1868, Hugo perd sa femme. Sur sa tombe, il ne veut d'autre inscription que celle-ci :

Adèle, Femme de Victor Hugo.

Toute la gloire de cette femme était là !

Mais voici que les années s'écoulent, que l'empire français évolue, que la guerre éclate, que la défaite bouleverse le pays et fait crouler le régime impérial. Victor Hugo n'a plus de raison de rester en exil. Il s'est transporté à Bruxelles. Le 4 septembre 1870, la République est proclamée. Le 5, Hugo prend au guichet de la gare de Bruxelles, avec une émotion intense, « un billet pour Paris ». — « Voilà 19 ans que j'attends ce moment-là », dit-il. Son arrivée à Paris fut un triomphe. Il dut harranguer quatre fois la foule. Il cria au peuple : — « Vous me payez, en une heure, vingt ans d'exil ! »

« Un immense orage, conclut Maurois, éclairs, tonnerre éclata dans la nuit Le ciel lui-même était complice. »

II

L'enlèvement du duc d'Enghien

On sait avec quelle juste sévérité l'histoire a reproché à Bonaparte, premier Consul, l'enlèvement et la mort du duc d'Enghien. C'est Madame B. Melchior-Bonnet qui traite de ce sujet pour nous, dans *La Revue des deux mondes* du 15 février 1954.

Le duc d'Enghien avait 31 ans. Il vivait tranquillement, à Ettenheim, auprès de sa cousine Charlotte de Rohan. La proximité de la frontière française ne lui donnait aucune inquiétude. Il se savait protégé par le droit des gens.

Le 14 mars 1804, il avait projeté une partie de chasse au lièvre. Comme il se préparait, son domestique, Canone, aperçut par une fenêtre deux hommes qui, de la rue, inspectaient la maison. Il crut les reconnaître, prit peur et courut avertir son maître. Le duc apaisa d'un mot cette agitation. Mais il consentit à avertir le lieutenant Schmidt en le priant de tirer la chose au clair.

Puis, on partit à la chasse, le duc très en train, mais son domestique toujours inquiet. Soudain, un paysan, accourut à travers champs, apporta un pli. C'était une lettre du maire de Rhinau, qui conseillait la prudence. On avait observé des mouvements de troupes à la frontière. Enghien réfléchit. Il se sentait bien de taille à se défendre contre quelques agents et il ne pouvait croire à une invasion en force. Il rentra cependant, pour rassurer sa cousine Charlotte ; elle le supplia de quitter le pays pour s'installer à Fribourg, qui paraissait plus sûr. Enghien se laissa convaincre, mais renvoya le départ au lendemain. Il alla souper chez sa cousine et rentra tard chez lui. Canone continuait à se tourmenter. Son maître consentit à faire coucher dans la maison deux officiers de la police. Ceux-ci conseillaient le départ immédiat. Il refusa de les écouter et allégua qu'il existait une porte secrète, pour s'enfuir en cas de danger. Vers onze heures, le prince prépara ses armes, les installa au pied de son lit, donna à Canone l'ordre de vérifier la fermeture des portes, mais lui interdit de passer la nuit en sentinelle dans la rue, comme il voulait le faire. Puis il se coucha et s'endormit profondément.

Pendant ce temps, de l'autre côté du Rhin, tout se prépare. Caulaincourt et le général Leval ont gagné le pont de Kehl. Le 22[e] dragons venu de Sélestat s'est porté vers le fleuve où une flotille de bateaux attend les hommes et les chevaux. Deux généraux, Ordener et Fririon les commandent. La

mission qu'on leur a confié est déplaisante pour des soldats, mais ils ne connaissent que la consigne ! On embarque, on traverse le fleuve. Les chevaux ont les sabots enveloppés d'étoffe, pour supprimer tout bruit. On aborde en terre badoise, on traverse les villages endormis. Voici Ettenheim. Voici la maison du duc. Tout dort. Mais, vers trois heures, le lieutenant Schmidt, l'un des deux officiers qui couchent dans la maison, s'éveille brusquement. Il croit avoir entendu du bruit. On court à la fenêtre, car le second officier et Canone sont accourus. Fausse alerte, tout est calme. Ils se recouchent. Une heure plus tard, nouvelle alerte. Cette fois, plus de doute. On entend le piétinement de la cavalerie sur le pavé.

A ce moment, Enghien appelle Canone : — « Vite, à ton fusil, crie-t-il, ils sont à ma porte ! »

Le duc ouvre la fenêtre et demande : « Qui commande ici ? — « Nous n'avons pas de compte à vous rendre », répond un officier. Le duc va le mettre en joue, lorsqu'un des deux officiers de police, Grunstein, lui dit :

— « Monseigneur, vous êtes-vous compromis ?
— Non !
— Eh bien ! toute résistance est inutile, j'aperçois beaucoup de baïonnettes ; il paraît que c'est le commandant : songez qu'en le tuant vous vous perdriez et nous aussi !... »

Le duc relève son arme. Canone le presse de fuir par le jardin. Trop tard. Toutes les issues sont gardées, le jardin est envahi. La porte est enfoncée, les soldats se ruent dans l'escalier. En un instant, les défenseurs sont désarmés. Le commandant Charlot, qui dirige l'assaut, demande :

— « Qui d'entre vous est le duc ?
— Vous devez sans doute le connaître, répond d'Enghien, d'une voix calme.
— C'est parce que je ne le connais pas que je le demande, reprend Charlot.
Et il ajoute : « Emmenez-moi tous ces messieurs hors de la ville et attendez-moi près du moulin. »

On permet aux prisonniers de revêtir des vêtements chauds, car l'aube est froide. Pendant ce temps, l'officier fait une perquisition complète, force les serrures, fouille les tiroirs, entasse les dossiers, tous les papiers personnels du prince, lettres de ses parents, tendres billets de sa cousine Charlotte. On emmène les prisonniers auxquels un homme du duc a tenu à se joindre.

Le duc avance parmi les soldats. Son chien trotte à ses côtés et ne le quitte pas un instant. Dans le village, les fenêtres s'ouvrent. A l'une d'elle, une jeune femme se montre et un officier français l'interroge avec politesse, en lui demandant si elle connaît le duc d'Enghien. A ces mots, sans répondre, l'inconnue se rejette en arrière et s'effondre en sanglots. Elle a tout compris ; c'était Charlotte de Rohan. Cependant la population s'émeut. Un paysan veut sonner le tocsin. Le commandant français crie avec aplomb que tout est convenu avec le grand-duc de Bade. On arrive au moulin. Là, on veut enfin savoir qui est le duc. On questionne. On presse un habitant d'Ettenheim d'indiquer le prince. Il ne répond pas un mot et l'officier français est bien embarrassé, quand d'Enghien s'avance et dit : — « Laissez cet homme, c'est moi qui suis le duc ! »

On l'entoure aussitôt. D'autres prisonniers sont faits, jusqu'au nombre de douze. Un domestique est autorisé à courir chez le duc pour lui apporter du linge. Puis une voiture arrive, où l'on fait monter le duc, Canone et Grunstein, et qui part aussitôt, escortée de la cavalerie.

Chemin faisant, amères réflexions des prisonniers.

— « Je me suis battu, observe le duc, mais depuis huit ans la France elle-même n'est qu'un champ de bataille... Je ne pense pas qu'*ils* veulent ma mort ; *ils* me jetteront dans quelque forteresse. J'aurai de la peine à m'habituer à cette vie-là !... »

Un officier cependant a pitié de lui. D'un air indifférent, il murmure entre ses dents, sans regarder le duc :

— « Dans le bateau, mettez-vous entre mes soldats et si vous savez nager, jetez-vous dans le Rhin : personne ne tirera !... »

Mais Charlot, le commandant, a soupçonné quelque chose. Il veille de plus près. On arrive au fleuve où attendent les généraux Ordener et Fririon. D'Enghien interpelle vivement Ordener, se plaint de l'illégalité de l'acte accompli. Ordener, gêné, se tait, mais Fririon réplique avec déférence :

— « Monsieur le duc, vous êtes militaire, vous savez que nous ne pouvons commenter les ordres qu'on nous donne, quelque pénibles qu'ils soient. »

Le duc a compris et se tait. On le fait déjeuner dans une auberge alsacienne. Puis on roule vers Strasbourg. Chemin faisant, on cause. Le duc se défend d'avoir connu le complot de Cadoudal. Il repousse avec hauteur l'idée d'avoir été en relations avec Dumouriez.

— « Il serait possible, dit-il, que ce général eût été chargé de m'apporter des instructions de l'Angleterre, mais je ne l'aurais pas reçu. Il serait en dessous de mon rang d'avoir affaire à de pareilles gens. »

De fait, le duc n'a que du mépris pour Dumouriez. Pendant ce temps, Caulaincourt faisait parvenir au ministre badois une lettre de protestation contre le grand nombre de conjurés qui remplissaient, disait-il, le grand-duché, ce qui avait contraint le gouvernement français à l'expédition d'Ettenheim. Le ministre, plus ou moins terrorisé, répondit par un message très humble. A Vienne, on ne fut pas plus hardi. Talleyrand était décidé à parler partout « haut et fort », comme il disait.

La pauvre Charlotte de Rohan était accourue à Strasbourg, demandant à voir son cousin, à partager son sort, et se donnant comme « son épouse ». Elle ne put rien obtenir et comme elle voulait partir pour Paris, se jeter aux pieds du premier Consul, on lui intima l'ordre de repasser la frontière !

De son côté, Enghien lui écrivait pour la rassurer, et se rassurer lui-même. Mais la lettre ne lui parvint jamais, elle fut jointe au dossier. Le duc, fort bien traité, à la liberté près, commençait à espérer, quand, en pleine nuit, il fut réveillé, séparé de ses compagnons, sans douceur, mis dans une calèche à six chevaux et dirigé sur Vincennes ; il y serait exécuté le 20 mars.

— « Au moment où la portière de la voiture allait se refermer, une forme brune sauta à l'intérieur de la voiture et se casa entre les jambes du prisonnier. Malgré l'obscurité, le duc d'Enghien reconnut la grosse tête et les bons yeux de Mohilof. »

C'était son chien qui l'avait suivi à la piste, depuis Ettenheim.

III

La faim asiatique

C'est un article fait de couleurs bien noires que nous donne M. Jean Douyau, dans *Hommes et Mondes* de mars 1954, sur « la faim asiatique » ou plus exactement sur la faim dans tout l'univers.

L'un des traits de la société actuelle est la facilité à s'émouvoir des misères de l'humanité. Il a suffi de l'appel de l'abbé Pierre, en faveur des sans-logis, pour déclancher un mouvement d'une puissance inattendue. Tous les jours, on voit se produire des manifestations de « solidarité » — c'est le mot à la mode — pour un enfant malade, pour une famille malheureuse. M. Jean Douyau n'a pas de peine à nous faire frissonner, en décrivant l'armée de la faim, dans le monde. « Ils sont, dit-il, plus de vingt millions. » Et il ajoute :

— « Ce chiffre est gênant pour nos consciences d'hommes très civilisés, c'est-à-dire informés par des puissances de transmission victorieuses de l'espace et du temps. On sait tout, et tout de suite, aujourd'hui : les hontes ne peuvent plus être repoussées dans l'ombre. Ces vingt millions d'affamés ont jailli en pleine lumière... »

L'un des bienfaits de la radio, de l'avion, de tant de moyens qui sont en notre pouvoir de communiquer avec tout l'univers, c'est de savoir. Mais cela suffit-il ? Il existe des surplus. Il se perd des marchandises. On en jette à la mer, on en chauffe les locomotives, on en pousse à la voirie. Et pendant ce temps, des millions d'êtres meurent de faim !

— « Impossibilité non pas matérielle, observe notre auteur : le transport des surplus dans les zones d'insuffisance ne serait qu'un jeu — rappelez-vous les prodiges de guerre — mais impossibilité ténébreuse, enfantée par les cerveaux au service de l'Argent. Inhumanité des cours, jungle de la Bourse, barbarie des doctrines. Il y a là un refus obscur et puissant du monstre installé dans ses aises. »

Mais la Faim a pénétré dans la littérature. Elle possède une bibliographie puissante, poignante, accablante. C'est déjà quelque chose.

Où donc existe la faim ?

D'abord en *Amérique du sud*. On y trouve des populations entières sous-alimentées. Non pas des squelettes comme en Asie, mais des « êtres lents, émaciés, capables d'un certain travail résigné et spasmodique, dont les délasse une continuelle somnolence accroupie, au pied de leurs huttes. » On appelle cela de la paresse, ou de la philosophie indienne. C'est surtout de la faiblesse physique.

« C'est d'Amérique que le cri le plus poignant d'appel en faveur de ces victimes insensibilisées par la séculaire abstinence, nous est venu. Ceux qui ont vu ces faces de lièvre consumées et leurs yeux à la sombre indifférence ne les oublieront plus. On rapporte une conscience douloureusement lourde d'une découverte pareille. »

Mais c'est bien pis en *Asie*. Il est vrai que c'est pour nous plus loin, plus loin dans l'espace, plus loin dans l'affinité de races, dans les idées, dans la religion, plus loin en tout.

Nous entendons constamment des voix s'élever de l'*Inde* ou du *Pakistan*, en faveur de la paix, de la coopération internationale. Mais, dans l'Inde, il reste une plaie non fermée : celle des castes. Il y a les parias.

— « Ils sont plusieurs millions, divisés en six castes abjectes, qui engendrent entre elles quinze classes plus abjectes encore. Car il y a une hiérarchie dans l'abjection et les intéressés y veillent férocement.

L'auteur de notre article a voulu les voir, les filmer. La description qu'il en donne est horrible.

— « Un ami indien, écrit-il, nous mena, dans la campagne de Delhi, aux abords d'un village, misérable agglomérat de cahutes aux jardins écrasés de lumière, et, au-delà, sur les bords d'une mare aux vases desséchées, une horde indistincte, accroupie sous des toits de feuilles nous apparut... Un homme se dressa, sombre de peau, pustuleux, couvert de croûtes, nu, sauf une étoffe roulée entre ses jambes, une plume de corbeau dans ses cheveux et agitant les bras. Voix affreuse, regards de loup forcé dans son trou. Il refusa d'entendre notre guide et ses insultes furent appuyées par toute la tribu ; grincements des voix mâles, glapissements suraigus des femelles, dont les yeux lançaient des éclairs de haine. Une puanteur monta vers nous de viandes bleuâtres qui séchaient sur des pieux. Il nous fallut quitter la place sous les huées de ces anthropoïdes... »

— « Ces charognes que vous avez vues, ils les mangent... Ils n'ont rien d'autre, nous dit l'Indien. Ce sont des Tchandâles, les derniers des parias. »

L'Inde nouvelle continuera-t-elle longtemps à rejeter ces malheureux hors de la vie humaine normale ? Hélas ! les Brahmines ne se laissent guère impressionner par nos Déclarations des Droits de l'Homme !

L'article que nous analysons nous conduit ensuite en *Chine*. C'est encore un pays de la Faim. La Chine n'est jamais parvenue jusqu'ici à nourrir toute sa population. Sans doute, le pays est très bien cultivé. Dans le sud surtout, le riz, le tabac, les haricots, les citrouilles, les concombres et les cannes à sucre abondent au point d'écarter toute idée de famine. Mais la Chine est le pays des sécheresses désolantes et des inondations dévastatrices. Chaque année, il y a des catastrophes où périssent des humains par milliers. Le coolie chinois est un produit de la faim. C'est un malheureux qui a été chassé de chez lui, de sa maison, de sa terre, par l'infortune. Et il est venu à la ville pour y faire les corvées les plus invraisemblables, de celle qu'une bête ne pourrait pas faire !

— « Le coolie puise la force de travailler dans la plus invraisemblable nourriture ; un bol rempli d'une huile où flottent des herbes, du millet avarié, les jours de liesse ; du riz, jamais ! »

Telle était la condition de millions de Chinois jusqu'à la Révolution communiste récente. Il est peu probable que cela ait beaucoup changé ! La misère chinoise, enveloppée d'une infinie patience et d'une morne passivité, est la plus vieille et la plus constante du monde.

Mais M. Douyau a recueilli cette explication de la bouche d'un vieux missionnaire :

— « Pour comprendre l'extraordinaire victoire de la Chine sur les maux qui l'assaillent, il faut songer à la Chinoise. De 15 à 60 ans, elle est porteuse d'enfants. Ces ventres en gésine perpétuelle expliquent toute l'histoire de la Chine envahie, submergée par dix peuples et toujours victorieuse de ses vainqueurs par son pullulement silencieux. La Chinoise ? C'est elle qui est la Chine, elle qui pallie les guerres, les famines, les inon-

dations, les pestes, le choléra. Une nuit de Chine fait reculer la mort jusqu'aux confins.... »

Et il faut en dire autant de la Japonaise !

Concluons avec M. Douyau par une interrogation :

« Toutes ces faims qui assaillent la mémoire du voyageur, tous ces modes de diminution de vie étalés par l'Asie fourmillante de trop d'êtres, leur verrons-nous un terme ?... Les forces nouvelles qui sont au travail sur ces foules banniront-elles le fléau ?... Faisons le vœu que nos fils, récapitulant les pays qu'ils auront traversés, n'y découvrent pas la même lamentable foule souffrante et qu'ils puissent parler de la Faim comme d'une antique horreur disparue... »

IV

Jeunes et vieux dans le clergé espagnol

L'un des thèmes les plus habituels, dans les conversations quotidiennes, est celui de la disparité entre les jeunes générations et les anciennes. On ne se comprend plus d'un âge à l'autre. Entre les parents et les enfants, trop souvent il se creuse un fossé, parfois un abîme. Et il arrive que l'on fasse cette remarque : même dans le clergé, il y a un problème des « vieux » et des « jeunes ».

C'est ce que fait remarquer avec force le périodique sacerdotal espagnol *Incunable*, de janvier 1954. En son éditorial, il affirme que le problème de la « contraposition » entre jeunes et vieux a toujours existé. Rarement toutefois, semble-t-il, avec la même acuité, au point de susciter des examens comme ceux que nous faisons dans ce journal. Il a confié une enquête sur ce sujet à don José Antonio Revillo. Et l'enquêteur a consulté quatre personnages éminemment représentatifs : un prêtre âgé, chanoine, professeur de Séminaire, et qui a parcouru tous les emplois d'une cure ; le second, un professeur de Séminaire, d'âge moyen, entre les mains duquel ont passé des centaines de futurs prêtres ; le troisième, un jeune professeur de littérature ; le quatrième, chargé depuis sa jeunesse des fonctions les plus diverses, et actuellement dans un Séminaire.

Donnons d'abord les points communs à toutes les réponses. Les quatre arbitres sont d'accord pour admettre qu'il y a une certaine opposition des jeunes et des vieux, non, certes, dans l'essentiel du sacerdoce, mais sur bien des points importants. Mais le degré d'opposition n'est peut-être pas évalué par les quatre de la même façon.

Le premier est un peu amer :

— « Je crois, dit-il, que le jeune clergé se donne des ailes à l'excès. Autant dire qu'il sont les seuls à comprendre, car bien des fois ils déprécient leurs aînés !... Nous étions beaucoup plus respectueux... Pour moi, je ne me suis jamais avisé de contredire un prêtre plus ancien que moi. Aujourd'hui, le premier venu se croit Cardinal et agit en conséquence. Parfois, ils ne vous saluent même pas. On oublie que ce prêtre ancien a consumé sa vie pour les âmes et que beaucoup des nôtres ont donné leur sang et qu'ils n'ont pas hésité !

Les jeunes travaillent, c'est vrai ; mais combien de fois en des modes accidentels : beaucoup de cercles d'études, beaucoup d'excursions et de veillées avec les jeunes, mais peu de séances au confessionnal et peu de sacrements... »

Et le même personnage gémit encore sur le peu de théologie chez les jeunes, peu de culture spirituelle profonde, peu de vraie éloquence chrétienne en chaire :

« Prédications superficielles, comme les sources dont elles s'inspirent : des petits faits tirés de l'exemple de la France ; mais rien de saint Thomas, et rien des Pères ! »

Mais voici notre second témoin. Il trouve, lui, trois points dans lesquels la différence entre jeunes et vieux est accentuée : 1° la manière d'entendre l'autorité ; 2° la dignité et le sens apostolique ; 3° cet apostolat lui-même.

Chez les anciens, on estime que l'homme même reçoit de la fonction sa dignité. Chez les jeunes, c'est la fonction seule qui mérite d'être considérée, non la personne. La conception des premiers est « médiévale, féodale ». Celle des seconds est, disons, plus « démocratique », on oserait dire « plus humble ». Par suite, l'ancien exige plus de respect. Il est plus pointilleux. C'est le curé du « J'ai dit !... » Le jeune est moins rigide, il consent à s'abaisser, il ne prétend pas être immuable. Il n'admet certes pas un partage de son autorité, mais bien « une collaboration avec elle ». Ce changement s'est effectué dès le séminaire.

Pour l'apostolat lui-même, on peut dire que le clergé ancien est pour un *apostolat expectatif* : presbytère, catéchisme, sacristie, confessionnal. Le jeune est *davantage pour la conquête*. Il a compris que le sol se dérobe sous nos pieds et que l'on ne peut plus y bâtir. De là *des méthodes plus dynamiques* : visite paroissiale, conférences hors de l'église, divertissements, cercles d'études, et en général, toutes les méthodes dans lesquelles les fidèles apportent une participation.

— « Et pour la piété ? Quel est votre avis ?

— L'ancien clergé est plus attaché aux pratiques de piété ; mais avec une moindre formation spirituelle. Les jeunes, tout au contraire. Pourtant, la piété des vieux était moins éclairée, mais plus spontanée, plus populaire, plus humble et plus simple... »

Sauf exception cependant, le témoin ne croit pas que les anciens aient davantage le sens habituel de la présence divine. Mais pour l'esprit de sacrifice :

« L'ancien clergé était... moins exigeant pour les commodités de la vie, plus prêt à être content de son sort. Le jeune clergé, en raison de son ambiance, de sa jeunesse même, est plus exigeant... »

Pour ce qui est de l'obéissance :

— « Je crois que c'est aujourd'hui le grand problème. On proteste et on murmure davantage de nos jours contre l'autorité. Cela doit venir de la démocratisation actuelle et d'une vitalité intellectuelle plus grande... Non que l'on puisse parler de rébellion. Ce serait trop dire. Mais on supporte moins bien. L'autorité pèse. Il existe une plus grande habitude de la critique, un « *hypercriticisme* ». On admet bien l'autorité certes, mais pas comme indiscutable !... »

Pour ce qui regarde la formation, évidemment au séminaire, voici la réponse de notre témoin :

— « Grande différence. La formation de mon temps était plus profonde, plus métaphysique, mais spéculative. On étudiait plus à fond les choses. Aujourd'hui on étudie davantage de choses mais moins à fond. Il est clair que le monde d'aujourd'hui est plus superficiel, et une adaptation plus grande exige une culture plus étendue, mais qui ne permet pas le même approfondissement. Les anciens avaient des idées plus sûres,

plus solides, plus arrêtées. Aujourd'hui les idées se prêtent davantage au changement, au va-et-vient !... »

Pour le même juge, la prédication des jeunes est moins imprégnée de surnaturel et de profondeur théologique, plus portée à empoigner le public en lui disant des choses qui lui plaisent :

« La prédication des jeunes plaît mais ne convertit pas ! »

Finalement, lequel des deux clergés vous plaît davantage ?

— « Pour moi, je voterais pour des prêtres saints, qu'ils soient jeunes ou vieux. Tout ce que j'ai dit, ce sont différences de style, de point de vue. Il y a des prêtres qui triomphent dès la sacristie et d'autres qui perdent leur temps au football, et vice-versa... Mais qui pourra dire de quel côté il y a davantage de saints ?... »

Si nous passons au troisième arbitre, nous ne retiendrons ici que le passage suivant, qui ne manque pas de piquant, si peut-être il manque de justesse. Je traduis aussi littéralement que possible :

— « Trois choses, à mon sens, constituent le « vieux » *ut sic* : une ignorance encyclopédique, une superbe inconscience et une intolérable conscience de mission... *Ignorance encyclopédique*, je veux dire dans le champ culturel. Notamment, dans le domaine littéraire. Les vieux connaissent très peu les classiques et pas du tout les modernes... Ils n'ont aucune idée du mouvement philosophique moderne et, des scolastiques, seulement les commentateurs leur sont connus... Au point de vue de la culture humaniste : rien, et même une nullité fabuleuse... Seulement quelques classiques latins et espagnols, une misère !... En philosophie, la scolastique schématique, ...en théologie, le dogme, bien, ...l'histoire et l'exégèse, zéro. On ne peut pas parler avec ces curés-là. Ils n'ont aucune conversation... Il va sans dire que je parle de la généralité. »

En dépit de cette extrême sévérité, en dépit même de la mordante expression : *ignorance encyclopédique* — une vraie trouvaille — le témoin déclare professer pour l'ancien clergé une profonde et sincère vénération, pour sa dignité, sa piété, sa vertu.

Et nous trouvons quelque chose d'assez analogue auprès du quatrième interlocuteur. Il admet aussi qu'il y a « incompréhension » des jeunes et des vieux. Quelques questions qu'on lui pose reçoivent des réponses à recueillir :

— « On parle du caractère bourgeois du vieux clergé, de sa réserve, de son soin à se garder les épaules.

— Certes, il y a deux classes de curés, ceux qui ne font que l'indispensable ordonné par l'autorité, et ceux qui se jettent au travail au risque de se rompre les côtes, si c'est nécessaire.

— Quel pourcentage chez les vieux des uns et des autres ?

— De ceux qui « voient venir » environ 97 % ; et donc, 3 % de ceux qui s'exposent...

— Et chez les jeunes ?

— Si vous vous fiez à leurs paroles, 100 %. Mais en réalité, 97 % qui cherchent leurs commodités...

— Et au point de vue intellectuel. D'abord chez les vieux. Savent-ils beaucoup de théologie ?

— Pas autant qu'ils le prétendent. Ils n'ont étudié sérieusement que la morale, et surtout casuistique. Ils savent du droit, beaucoup. Pas scientifiquement, mais beaucoup. Ils ont aussi quelques connaissances psychologiques — d'expérience — qui vaudraient davantage s'ils les employaient dans leur apostolat.

— De la philosophie ?

— Pas la moindre idée.

— Conversation élevée ?

— Ne les intéresse pas.

— Lectures ?

— Leur bréviaire.

— Rien d'autre ?

— Rien, si ce n'est saint François de Sales. A part cela, pas même la *Semaine religieuse*...

— Et les jeunes ? — Théologie ?

— On a gagné pour les livres et les professeurs. Gagné dans la fréquentation des universités. Le niveau théologique a monté. Mais...

— Et le droit ?

— Oui, on l'étudie : il aide à bien se caser !

— La morale ?

— Pas mal de progrès. On approfondit moins les principes, mais on s'applique mieux aux nécessités concrètes de la vie actuelle...

— La philosophie ?

— Je crois qu'on a pas mal gagné. Il reste beaucoup à faire, mais il existe beaucoup de séminaires ayant d'excellents maîtres sur ce point...

— Les jeunes lisent-ils plus que les vieux ?

— Il y a de tout : certains ne lisent pas plus que leur bréviaire ; d'autres lisent beaucoup, mais presque tous sans ordre, à la grâce de Dieu... A peine 50 % de ceux qui lisent le font avec un programme défini...

— Et la piété ?

— Chez les jeunes, plus profonde et plus humaine que chez les vieux. Plus chaude, plus éclairée, plus agréable et si l'on veut plus dogmatique, et cependant pas tout à fait juste : presque personne chez les jeunes ne crée ce climat d'oraison constante qui existe chez un si grand nombre d'anciens. »

Voilà certes un examen de conscience bien sincère et très poussé. Il nous a semblé que tous nous pouvions en tirer quelque chose !

Dans le même numéro d'*Incunable* je remarque, avec douleur la note suivante :

— « Une chose est certaine, c'est que lorsqu'on écrira l'Histoire ecclésiastique de notre époque, on aura à signaler en l'année 1953, une énorme montée de l'anticléricalisme en Espagne. Cela nous ne pouvons le nier, si pénible que soit la chose. Il ne s'agit pas de l'anticléricalisme tout chargé de caricatures et de calomnies, antérieur à 36 ; mais il s'agit d'un anticléricalisme plus délié et raffiné mais peut-être plus profond... »

Espérons que nos frères espagnols sauront tirer le bien du mal. C'est notre souhait le plus vif.

V

Le prêtre dans le roman moderne

Jamais on n'a vu autant de prêtres dans les romans ou sur l'écran. Ce phénomène a attiré l'attention d'un fin critique, M. André Blanchet, qui analyse finement ce qu'il appelle *Un nouveau « type » de prêtre dans le roman contemporain.* Il y consacre deux copieux articles des *Etudes* (février et mars). C'est Georges Bernanos qui a créé ce « type » nouveau, à partir de son roman *Sous le Soleil de Satan* en 1926, et ensuite dans son *Journal d'un Curé de campagne*. Et il a fait école. Il a eu de nombreux imitateurs, notamment Carlo Coccioli dans *Le Ciel et la Terre* (1951) et Roger Bésus, dans *Cet Homme qui vous aimait* (1953). Malheureusement, les traits déjà excessifs de Bernanos ont encore été accentués par ses disciples.

Naguère, dans une thèse dont nous avons rendu compte ici même, l'abbé Sage a traité du *Bon Prê-*

tre dans la Littérature française (1951). Mais il n'a pas dépassé la Révolution française. De son livre si documenté, on pouvait conclure que le type du prêtre de roman était à peu près immuable : l'ermite qui a eu des chagrins d'amour et qui vient au secours des amants malheureux. Il y eut plus tard le type créé par Rousseau : *le Vicaire savoyard* dont dérive celui de Lamartine dans *Jocelyn*.

N'allons pas croire que ces peintures de prêtres dans les romans soient sans importance. Il y a longtemps qu'on a noté que parmi les députés du clergé aux Etats-Généraux de 1789, il y avait bon nombre de « Vicaires savoyards ».

Le type créé par Bernanos aura-t-il une descendance aussi nombreuse ? Durera-t-il autant ? Pour l'instant, c'est bien lui qui est installé au cinéma comme dans la littérature.

A la différence de Mauriac, chez qui l'irruption de la grâce dans la psychologie naturelle des personnages ne se fait que du dehors, par accident, et de façon artificielle, Bernanos nous pose d'emblée dans le surnaturel. Comme Luther il voit tous les humains et le prêtre lui-même « *chevauchés* » — le mot est de Luther — soit par Dieu, soit par Satan. Il n'y a pas deux univers, il n'y a que l'univers surnaturel, où Dieu et Satan se battent sur notre dos à tous. Le prêtre de Bernanos est l'homme de Dieu, mais c'est à lui surtout que s'en prend Satan. Et c'est ce qui fait l'étrangeté du personnage. Il est tourmenté, pourchassé, traqué. Mais il attaque, il fonce, il fait « choc ». Le temps de la diplomatie est fini. Il voit partout Satan à l'œuvre. Il le sent dans son propre corps, dans son âme. Il sait que c'est l'ennemi par excellence, et il le défie, se rue sur lui, sans souci des coups qu'il en reçoit. Il accepte l'agonie de sa propre misère, il accepte l'abandon qu'affronta le Christ sur sa croix. Il veut ressembler au Christ nu sur son gibet et délaissé par son Père, pour mieux sauver le monde.

Il n'est pas question ici d'apprécier la valeur littéraire des œuvres dont nous parlons. Mais que vaut — théologiquement — ce nouveau type de prêtres ?

André Blanchet ne cache pas ses craintes :

— « Si un tel prêtre fascine, dit-il, il inquiète aussi... Il n'a pas été pris dans le réel, dira-t-on d'abord. Il donne une idée tout à fait fausse du prêtre français. Peut-être même n'a-t-il existé, tel quel, en aucun temps, en aucun pays... »

Assurément, un roman n'est pas un cours de pastorale. Pourtant, un romancier catholique, soucieux de réalité vécue a-t-il le droit de créer un idéal sacerdotal que les siècles chrétiens n'ont jamais connu, jamais réalisé, un idéal sacerdotal qui ne coïncide évidemment pas avec celui de l'Eglise ? On l'a vu, un type littéraire est rarement sans effets. Il est dangereux de donner des vues, des exemples, des modèles, qui, loin de conduire à la sainteté sacerdotale, risquent de conduire à des impasses sinon à des abîmes.

Le saint prêtre, nous le connaissons par la vie du Curé d'Ars, par d'innombrables vies de prêtres non canonisés, mais qui pourraient l'être. Nous le connaissons, pas loin de nous, par ce vicaire de Tombolo, qui fut curé de Salzano, puis chancelier de l'évêché de Trévise, évêque de Mantoue, patriarche de Venise, et enfin pape : Pie X ! Voilà de la sainteté authentique, reconnue, classée et classique, de la sainteté efficace, contagieuse, mais saine, joyeuse, ardente, conquérante, inébranlable, et dont on peut dire que tout le secret est dans la « vie intérieure », tout comme toute la perfection du « Père céleste » est dans sa vie *ad intra*.

M. André Blanchet note avec force — et avec raison — que nos romanciers, justement, ne nous parlent jamais de la vie intérieure de leur « prêtre ». Jamais il n'est question de leur messe, de leur bréviaire, de leur vie d'oraison, de leur *enracinement* dans la charité du Christ, comme disait S. Paul : « *in caritate radicati et fundati* » !

— « On comprend, conclut André Blanchet, que beaucoup de prêtres et de fidèles même, soient un pu déconcertés et ne cachent pas leur scepticisme devant ces prêtres toujours en transe, fragiles et sans assises, dépourvus de muscles spirituels, si l'on peut dire, qui semblent n'être jamais passés par un séminaire, n'avoir pas été longuement formés — par les exercices de piété, les lectures, les conseils et une sagesse qui vient du fond des âges chrétiens — à une vie spirituelle régulière et relativement stable, laquelle s'opposerait aux à-coups trop violents, et à ces chutes fulgurantes qui rappellent celle de Satan, mais qui ne conviennent qu'à des esprits purs. »

Qu'on nous parle de la tempête qui secoue les branches et arrache parfois des feuilles, mais qu'on n'oublie pas la solidité et l'immuabilité des racines, dont nous parlions tout à l'heure ! Qu'on songe au mot que nous disons si souvent au bréviaire, et jamais sans joie : « *Deus in medio ejus, non commovebitur !* »

Il ne s'agit, certes, pas de rendre à leur quiétude ceux que Bernanos a voulu fustiger. Mais ce prêtre de roman ne sera jamais le type du prêtre catholique et il ne mérite pas de l'être. J'ai dit cela une fois, déjà ici-même, en parlant de Bernanos. Cela m'a valu bien des lettres de réprobation. M. André Blanchet a dit la même chose mille fois mieux que moi. Je me devais de le signaler. Je dirai aussi combien je regrette de ne pouvoir qu'indiquer au passage le bel article du P. Daniélou, dans *Etudes* de mars 1954, sous ce titre : *Obéissance à Dieu et Engagement temporel.* Disons seulement qu'il y dénonce vigoureusement cette sorte de millénarisme contemporain, qui semble placer l'avènement de la cité temporelle idéale au-dessus de l'avènement de la Jérusalem céleste.

Et voici sa conclusion :

« L'obéissance chrétienne apparaît ainsi comme l'exercice même de la liberté à l'intérieur des sociétés humaines, parce qu'elle est l'affirmation qu'il est plus important d'obéir à Dieu qu'aux hommes. C'est dans la mesure où cette dépendance rigoureuse à l'égard de Dieu est maintenue que l'homme est garanti contre l'oppression des cités terrestres. [1]»

VI

Le Brésil pays de mission ?

C'est M. Gil José Camara, qui répond à cette angoissante question, dans *Eglise Vivante* (n° 4, de 1953). A plusieurs reprises, nous avons eu occasion de signaler le cruel manque de prêtres dont souffre toute l'Amérique latine. Cela est particulièrement

[1] Autres regrets : ne pouvoir parler de l'article du P. G. de Bertier de Sauvigny, *Cimetières de demain*, et de celui de P. Leroy, *Moi qui suis prêtre* ; *Etudes*, toujours au numéro de mars.

sensible au Brésil. Ce pays compte près de 53 millions d'habitants, divisés en 26 millions de blancs, 6 millions de noirs, 8 millions de métis, et un nombre inconnu d'indigènes.

Mais ce que l'on ignore généralement, c'est que l'on rencontre au Brésil catholique — car on ne parlera ici que de lui — deux millieux humains étrangers l'un à l'autre, deux mondes, deux cultures.

Le premier est celui de la ville, de la technique et de la science moderne, de l'instruction européenne. On évalue à 15 millions le nombre de ces Brésiliens qu'on peut dire européanisés.

Le second groupe est celui du paysan de l'intérieur, qu'on peut appeler le monde du *Caboclo*. Le Brésilien du *Caboclo* est issu du pionnier européen qui a pénétré jadis dans l'intérieur des terres, mais qui s'y est rapidement métissé, au contact des esclaves noirs ou indiens, ou même qui est resté de pure race blanche, mais qui a été « avalé », « digéré » par la forêt. On n'imagine pas la puissance de cette assimilation :

— « Exemple éloquent : en 1820, des colonies allemandes se sont installées à l'orée de la brousse, n'ayant plus la possibilité d'un contact permanent avec les villes du littoral. A la troisième génération, on parlait déjà un mauvais allemand, on courait pieds nus, on se nourrissait mal, on travaillait la terre avec un système primitif emprunté aux *Amérindiens*. »

L'homme du *Caboclo* est un broussard. Toute sa mentalité découle de là. Ce qui lui reste d'européen est oublié, abandonné. C'est un produit neuf, le produit de la nature locale. C'est un cycle de civilisation qui commence. Pour le moment, le souci principal est le maintien de l'existence, la subsistance quotidienne. Toute sa philosophie est la valeur de ce fait : être au monde et y rester.

— « Le *caboclo*, lui, est riche tout simplement d'exister. Exister, c'est tout pour lui. En conséquence, il produit tout juste ce qu'il faut pour avoir de quoi manger et s'habiller convenablement. Il est sobre. Il est méditatif et mélancolique de tempérament. Il aime à passer des heures à rêver assis en plein air sur le sol. Il sait qu'il n'est pas seul : Dieu l'accompagne. Quand il dit : « adieu », c'est littéralement qu'il dit : « Je vais avec Dieu » ; et celui qui reste répond : « Je reste avec Dieu ».

Or, les *caboclos* sont au moins 35 millions.

Que peut l'Eglise catholique devant ces faits ? L'Eglise fait partie, au Brésil, des apports de l'Occident européen. L'évêque, le prêtre sont venus d'Europe. Toute la culture du clergé, toute sa vie spirituelle est celle de chez nous. Du coup, il est adapté, mais exclusivement, au premier des deux groupes indiqués.

Mais que doit faire un tel clergé auprès des 35 millions de *caboclos ?*

Voilà tout le problème. Un prêtre de la côte ne peut s'habituer dans la brousse. Et la brousse ne fournit pas de vocations. C'est ce qui explique que pour 52 millions de catholiques au Brésil, il n'y ait que 7 000 prêtres !

Le *caboclo* a cependant des valeurs spirituelles, des valeurs humaines, mais elles sont d'un autre ordre, d'une autre sorte. Sa mentalité est différente et reste imperméable à celle du prêtre européen ou européanisé. Il faut de toute nécessité ou que les *caboclos* accèdent à notre civilisation, ou que l'Eglise engendre des prêtres de civilisation *caboclo*. Le *caboclo* n'est pas chez lui dans l'Eglise. La liturgie qui, par elle-même, est une sorte de théologie à l'usage du peuple, lui demeure étrangère. Et parce que la réaction psychologique du *caboclo* s'insère dans un cadre de fétichisme et de magie, il prendra tout naturellement le latin pour une langue magique.

En d'autres termes, un peuple se forme peu à peu, à l'intérieur du Brésil, mais ce peuple n'a pas d'Eglise qui fasse route avec lui !

Que faire donc, en face d'un problème si redoutable ? Evidemment, il s'agit pour l'Eglise de se rendre vraiment *présente* au peuple *caboclo*.

— « Il faut qu'il se constitue des communautés de base, restreintes, homogènes, formées de gens liés entre eux par des liens d'amitié. A leur tête, un chef religieux, originaire du lieu, résidant sur place, parlant la même langue, comprenant son peuple de l'intérieur, pouvant par là résoudre ses difficultés ; participant à sa vie, priant avec lui, lui administrant les sacrements. »

Mais pour arriver à cela, il est clair qu'il faut au début un apôtre étranger et d'une autre culture. C'est le cas même des nègres d'Afrique. Le missionnaire vient d'Europe, de France ou d'ailleurs. Il a su se faire « nègre avec les nègres », comme aurait dit S. Paul. Puis un jour, les nègres ont fourni des vocations. Il y a eu parmi eux des prêtres, enfin des évêques. Il en sera de même en pays *caboclo*. La paradoxe, là-bas, c'est que tout le monde est déjà catholique de nom et de baptême ! On n'a pas traité ce pays comme un pays de mission, parce qu'il était entièrement catholique. Et cependant, l'Eglise lui est restée étrangère !

C'est un peu, chez nous, le problème ouvrier. Beaucoup de nos ouvriers sont catholiques de baptême. Ils l'étaient tous, il y a un siècle ! Et cependant, ils sont devenus étrangers à l'Eglise, et ils ont été conquis par une autre religion, la religion de la cité terrestre, la religion marxiste.

Apporter aux *caboclos* la civilisation extérieure, par des méthodes de travail modernes, un développement intense de l'instruction, une organisation politique évoluée, ce serait faire exactement ce qui a été fait pour nos ouvriers. Tous catholiques, ils ont été pris dans les problèmes qui les dépassent : problème de la raison et de la foi, de la théologie et du scientisme, du capitalisme et du communisme. Ils ont été entraînés par la décadence de la civilisation occidentale, à laquelle nous assistons, et qui vient précisément de cette prédominance du corporel sur le spirituel, du temporel sur l'éternel, de la ruine de la métaphysique et de la foi en une réalité supérieure. Amener les *caboclos* à notre civilisation décadente, divisée, anxieuse, hantée par la terreur atomique, ce ne serait pas une bonne méthode d'évangélisation. Même chez nos indigènes noirs, nous voyons trop bien ce qui se passe, sous ce rapport. Les « évolués » sont les plus difficiles à convertir, ou à conserver dans la foi.

On ne peut donc pas confondre évangélisation et civilisation, pas plus qu'on ne peut confondre, chez nous, avènement de la justice sociale dans la cité terrestre et salut des âmes.

Même en supposant que l'on puisse envoyer en monde *caboclo* une quantité suffisante de mission-

naires — ce qui est loin d'être le cas — le problème ne sera pas résolu pour autant. Il faut que le milieu *caboclo*, d'une façon ou d'une autre — aujourd'hui d'une façon primitive, demain d'une façon plus évoluée, mais toujours dans la même orientation culturelle — il faut, déclare l'auteur de notre article, que ce peuple parvienne à se donner ses propres chefs religieux, à prier dans des formes originales. Il faut qu'il ait son Eglise, qui soit une communauté organique et foncièrement dynamique.

Un P. de Foucauld serait là-bas bien nécessaire !

VII

A bord du « Nautilus »

En hommage à Jules Verne, qui sut anticiper si étonnamment sur les découvertes de notre temps, la marine américaine a voulu donner le nom de « *Nautilus* » à son premier sous-marin atomique. C'est M. E. Nahmias qui nous en parle dans *Science et Vie* de février.

Le « *Nautilus* » est prêt à prendre la mer. Il sera suivi sous peu du *Sea Wolf* : le « *Loup de Mer* ».

— « On peut tenir pour certain que l'U.R.S.S., qui possède la flotte sous-marine la plus importante du monde, n'est pas en retard dans ce domaine, témoin ce croiseur dont l'équipement et les manœuvres firent si grosse impression sur les marins anglais, lors de la revue navale du Couronnement, à Plymouth, en juillet dernier. »

La vitesse d'un sous-marin atomique sera de l'ordre de celle d'une torpille, soit au moins 50 nœuds — plus de 90 km-heure. Il se déplacera ainsi plus vite que n'importe quel bâtiment de surface. Il aura un rayon d'action pratiquement illimité. Dans de tels sous-marins, plus d'accumulateurs, plus de poids mort, plus de risques d'explosion, plus de servitude d'entretien, de charge ou de ventilation.

Il suffira de quelques centaines de grammes de plutonium ou d'uranium 235, qui mijoteront dans un petit bouilleur grand comme un seau d'une contenance de *vingt litres*, pour propulser presque indéfiniment le sous-marin de l'avenir ! Au fond, ce sous-marin marchera non plus par piles d'accus, mais par pile atomique. Ce genre de pile est tout à fait au point. Les fissions en chaîne y sont si nombreuses, grâce aux neutrons secondaires de fissions, qu'il n'est plus nécessaire de ralentir les neutrons avec de l'eau lourde ou avec du graphite pour que la fission continue. Dans les piles à uranium naturel, cette nécessité subsiste, mais pas dans la pile au plutonium. Le volume du bouilleur — 20 litres — est donc des milliers de fois plus petits que celui de nos piles, du genre de « *Zoé* », en France. Il permet ainsi de faire circuler de l'eau ordinaire dans un serpentin, cette eau absorbe la chaleur de la fission, et cette chaleur actionne la turbine à vapeur.

On dira : mais que devient le danger des radiations ? Comment protège-t-on l'équipage contre elles ? — C'est beaucoup plus facile que dans les piles atomiques ordinaires, en effet, le volume à neutraliser est petit, le poids total du bouilleur et de son écran de protection est relativement faible. On pourra loger le tout sans peine à l'avant ou à l'arrière du sous-marin. Et on connaît actuellement des produits qui, dissous dans l'eau et incorporés à du ciment, peuvent constituer des écrans relativement légers.

Autre problème résolu : à la longue, les produits de fission empoisonnent le bouilleur. Mais alors, il suffit de l'appoint de quelques décigrammes de plutonium 239 ou d'uranium 235, pour rendre à la chaudière toute sa puissance. Mieux encore, si le bouilleur est par trop alourdi et contaminé, on peut prévoir sa vidange dans un récipient spécial, qui sera immergé en un point précis et bien repéré. Ce récipient, qui contient encore des richesses à exploiter, sera récupéré plus tard, mais il ne sera prudent de le manipuler qu'après un séjour plus ou moins prolongé dans la mer. On pourrait, du reste, s'en servir aussi pour contaminer les rades de l'ennemi !

Une fois, le bouilleur vidé, il suffira de le remplir à nouveau avec du combustible nucléaire dont on aura une provision à bord.

Il faut noter encore que l'eau qui circule dans le serpentin et qui s'échauffe au contact de la fission, ne risque pas de devenir radioactive de façon dangereus. En effet, l'hydrogène qui est l'un de ses composants, absorbe un neutron et devient du deutérium ou hydrogène lourd. Le deutérium à son tour peut capturer un troisième neutron et devenir du tritium. Ce dernier est radioactif, mais les particules *bêta* qu'il émet sont peu actives et sont suffisamment absorbées par le métal du serpentin, si bien qu'il n'y a pas lieu de prévoir une autre protection.

Cenpendant l'oxygène de l'eau se désintègre aussi sous l'action des neutrons énergiques et donne le radioazote 16, qui émet des particules *alpha* et des rayons *gamma*, très pénétrants. Mais la période d'activité de ces rayons ne dure que 7 secondes, en sorte qu'il ne peut y avoir d'accumulation dangereuses des éléments radioactifs. Quand les uns arrivent, tous ceux qui ont été produits plus de 7 secondes auparavant sont déjà hors de course.

Conclusion de l'article :

— « On peut, sans faire d'anticipations romanesques, prévoir la mise en service, dans la prochaine décade, d'autres engins, marins, aériens, terrestres, équipés de bouilleurs atomiques. Sans doute même ceux-ci permettront-ils à l'astronautique — c'est-à-dire à l'organisation de voyages dans la lune et les étoiles ! — l'essor que ses spécialistes attendent avant la fin du siècle ! »

Voilà les imaginations en éveil ! Les Jules Verne d'aujourd'hui peuvent aller bien plus loin que leur ancêtre d'il y a cent ans !

VIII

L'homme de Piltdown

Il n'y a pas que des succès dans la sciencee. Il y a aussi parfois, bien que rarement, des facéties qui se donnent ou réussissent à se faire passer pour de la science. Et c'est le cas de « l'homme de Piltdown ».

Dans son si intéressant exposé de l'*Ami* (21 janvier 1954), sur *Les Premiers Hommes*, notre collaborateur, M. René Mouterde a signalé la possibilité d'une mystification au sujet de l'*Eoanthropus dawsoni* que l'on prétendait avoir découvert, vers 1912, dans des couches appartenant très vraisem-

blablement à une vieille terrasse du Quaternaire anglais.

Il s'agissait de fragments importants d'un crâne et d'une demi-mandibule, qui avaient permis aux savants anglais de reconstituer l'homme entier.

Or, dans le même numéro de *Science et Vie*, dans la partie intitulée : *La vie de la Science*, on lit un paragraphe qui a pour titre : « *L'homme de Piltdown n'est plus* ». Toute cette aventure s'achève par un immense éclat de rire. Et la revue fait cette réflexion :

— « Que ceux qui ont oublié Glozel jettent la première pierre au légiste Dawson, mort en 1916, dont le nom reste lié à la découverte du crâne déchu.

Résumons l'affaire.

De 1908 à 1913, des débris d'un crâne et d'une mâchoire jugés très anciens furent découverts dans le sud de l'Angleterre. On se jeta sur ces restes pour les étudier et l'on resta confondu des conclusions auxquelles on se voyait comme contraint d'aboutir. D'une part, les terrains dans lesquels ils avaient été trouvés, d'autre part les signes de civilisation préhistorique dont il restait des vestiges au même niveau, obligeaient à reconsidérer toute l'évolution humaine. Le crâne de Piltdown, comme on l'appela dès le principe devait remonter très loin : 200.000 à 500.000 ans ! Il y eut des discussions passionnées, des querelles, à ce sujet. Cependant, nul ne doute de l'authenticité de la découverte. Toutes les controverses portaient sur l'interprétation et rien d'autre.

Mais voici qu'en 1949, un dentiste de Clapham informe le British Museum des doutes que lui inspire la mâchoire du plus ancien homme des îles britanniques. Il y voit, lui, tout simplement un maxillaire de chimpanzé, savamment maquillé !... Grand émoi dans le monde savant anglais. On nomme une commission. On applique au fossile une méthode nouvelle, dite au fluor, pour déterminer l'âge exact des os de Piltdown, d'après leur teneur en fluor.

Dans son article du 21 janvier, M. Mouterde nous a fort bien expliqué cette méthode. Elle repose sur le fait de la présence du fluor dans les eaux souterraines. Sous des climats tempérés, les phosphates de calcium des os sont progressivement remplacés par du fluor. La teneur en fluor indique donc l'ancienneté d'un squelette.

Pour « l'homme de Piltdown », le résultat obtenu fut déconcertant. Les ossements découverts ne dataient pas de plus de 50.000 ans. Les controverses reprirent donc de plus belle. On appliqua une seconde méthode basée sur la teneur en azote, et cela à une date toute récente. Et on aboutit à cette conclusion encore plus affolante, c'est que si le crâne était authentique, la mâchoire était fausse. Toute la reconstitution de l'homme de Piltdown en était radicalement invalidée. La mâchoire avait été simplement vieillie par un badigeonnage au bichromate de potasse. De plus, les dents avaient été limées.

Le rapport des experts conclut donc que les chercheurs qui, de 1908 à 1913, procédèrent aux fouilles furent tout simplement victimes d'une adroite supercherie. On ne peut même plus dire, dans ces conditions, si la partie authentique du crâne n'a pas été apportée sur les lieux, en sorte que rien ne prouve qu'on l'ait retrouvée *in situ*, comme disent les spécialistes.

Quel intérêt avaient les mystificateurs à se moquer ainsi des savants ? C'est ce qu'on peut se demander. La Revue *Science et Vie* n'hésite pas à dire que

« ces références donnent à l'affaire de l'Homme de Piltdown quelques droits à être considérée comme une des grandes escroqueries scientifiques du siècle. »

IX

L'Eglise catholique en Algérie

La publication intitulée « *Nouvelles de la Chrétienté* » (*Civitec*) en date du 10 février 1954, contient un « Dossier » intitulé *L'Archidiocèse d'Alger*, où il est traité non seulement du siège d'Alger, mais du catholicisme en Algérie.

Le siège d'Alger, érigé en évêché en 1838, et en archevêché en 1866, vient de recevoir son 8e évêque en la personne de S. Exc. Mgr Duval, précédemment évêque de Constantine.

Alger se nommait autrefois *Julia Cœsarea*. Il y eut là une métropole, fondée au IVe siècle, et qui en vint à compter, selon certains auteurs, jusqu'à 61 suffragants. On sait qu'en Afrique romaine, les sièges épiscopaux étaient presque aussi nombreux que les paroisses dans chaque diocèse du reste de la chrétienté. Presque dans la banlieue de *Julia Caesarea*, Rusguna et Tipaza avaient des évêques. L'Afrique du Nord ne comptait pas moins de 400 ou 500 évêques, au temps de S. Augustin. Un nom domine l'histoire de l'archevêché d'Alger, dans la période contemporaine : *Lavigerie* (1867-1892).

Mais jetons un coup d'œil sur l'Eglise catholique en Algérie. En premier lieu *le clergé*. Il a d'immenses qualités de dévouement. Mais il est, comme en beaucoup d'autres diocèses de France, insuffisant. Dans les trois diocèses d'Algérie — Alger, Oran, Constantine — on compte 8 millions d'habitants, dont un peu plus de 10 % sont catholiques, soit 850.000. Pour ce nombre, il n'y a que 650 prêtres, soit un pour 1.300 catholiques et pour 13.000 habitants. Il faut noter au surplus que ce chiffre de 650 prêtres comprend les malades, les vieillards, et qu'il faut tenir compte des prêtres de l'administration. Sur le nombre, il n'y a que 300 prêtres du clergé séculier, et les 350 autres sont des religieux de diverses Congrégations, professeurs de séminaire, professeurs de collèges libres, missionnaires, contemplatifs. Le clergé paroissial a donc une tâche épuisante.

A-t-il du moins des perspectives de relève ? Hélas ! non. Les trois séminaires ne comptaient, en 1951-1952, que 80 grands séminaristes. Il en faudrait le double. Heureusement, le recrutement des séminaires devient de plus en plus algérien, alors qu'il fut longtemps métropolitain. Le clergé de l'avenir aura donc davantage d'ouverture sur les besoins propres aux communautés algériennes, qui ont ceci de particulier, qu'elles comportent des Algériens européens et des Algériens musulmans. Clergé paroissial et clergé missionnaire seront donc en liaison plus étroite que par le passé. Le clergé algérien a, en effet, une délicate mission à remplir :

— « D'une part, nourrir la vie religieuse des chrétiens que le Seigneur lui confie ; d'autre part, par voie de conséquence, faire naître en leur cœur le désir

d'une Algérie communautaire, où Musulmans et Européens puissent se comprendre et s'aimer... »

Pour une tâche si difficile, l'Algérie aurait besoin de beaucoup de prêtres et de beaucoup de chrétiens laïcs adonnés à l'Action catholique. Le laïcat a là-bas, comme partout ailleurs, la même tâche que le clergé. Malheureusement, laïcs agissants et prêtres dans le ministère sont, pareillement, en nombre insuffisant.

Examinons les traits caractéristiques du christianisme algérien.

— 1° C'est un *christianisme jeune*, c'est-à-dire de fraîche date. Les grands-parents venaient d'un peu partout. Ils ont eu à vivre avant tout, à se faire une place au soleil, c'est le cas de le dire, en ce pays-là.

— 2° Christianisme surtout *méditerranéen*, ce qui veut dire profond et tenace, assurément, mais peut-être un peu sentimental et même superstitieux, pas très régulièrement pratiquant.

— 3° *Christianisme de groupe*, c'est-à-dire se distinguant instinctivement mais fortement à la fois du monde musulman et du monde juif. Il fut antisémite, autour de 1900. Il voit de mauvais œil le nationalisme algérien depuis 1945.

— 4° C'est encore un *christianisme peu formé*, car il est mal outillé dans le domaine de la presse strictement catholique, et il a en face de lui des courants d'opinion très complexes, à la fois algériens et métropolitains, d'origine politique, économique et sociale. Les catholiques ont donc peine à se reconnaître dans la masse des problèmes qui se posent à leur conscience.

Il y a lieu de craindre que ce christianisme ne soit *fragile pour l'avenir* ; un symptôme inquiétant est, en effet, à noter : la pratique religieuse s'intensifie dans l'ensemble d'une part, mais elle semble diminuer, au contraire chez les jeunes de 15 à 25 ans. L'enseignement catholique libre ne scolarise que 20.000 enfants, surtout dans le primaire, alors que l'on compte 500.000 enfants scolarisés dans l'ensemble du pays ! Au lieu de 10 %, que l'on devrait avoir au moins, on a donc seulement 4 % !

Le bilan est de la sorte quelque peu décevant. Mais il faut tenir compte, en sens inverse, des magnifiques qualités naturelles des chrétiens d'Algérie : facultés d'enthousiasme, de générosité, d'entrain, qualités aussi de courage, d'ingéniosité et d'efficacité, voire de santé physique, de vitalité et de beauté. Il y a donc des sources d'espérance au sein de cette chrétienté algérienne. Les mouvements d'inspiration catholique sont actifs et prometteurs. Les pèlerinages à Lourdes groupent chaque année environ 4.000 Algériens.

Les conclusions de *Civitec* — dont les données sont, du reste, empruntées à l'*Agence Fides*, — sont faciles à deviner. La fusion des Européens et des Musulmans est en train de se parfaire. La communauté musulmane s'est « algérianisée », sous la poussée du nationalisme. Mais la communauté européenne d'Algérie s'est également « algérianisée », par amour pour la petite patrie qui est la sienne.

— « Dans ces conditions, ces deux communautés, la musulmane et l'européenne, se trouvent naturellement aujourd'hui en situation de coexistence et de solidarité. Tout le problème est de savoir si elles sauront inventer les structures temporelles et trouver, dans leurs valeurs respectives, l'esprit qui leur permettra de vivre cette coexistence et cette solidarité, dans la justice, le respect et l'amour. »

Il appartient sans doute aux chrétiens de faire les premiers pas. C'est dans la solution de ce problème que se fera voir la vitalité actuelle de l'Eglise catholique en Algérie.

C'est sous le patronage de *Notre-Dame d'Afrique* qu'il convient de placer les graves décisions qui sont à prendre.

Civitec nous dit encore les origines de ce sanctuaire. A l'époque tragique où Alger était, pour ainsi dire, la capitale de l'esclavage chrétien, ce fut surtout l'Ordre de *Notre-Dame de la Merci*, fondé en 1218, pour la rédemption des captifs chrétiens, par saint Pierre Nolasque, saint Raymond de Pennafort, et le roi Jacques Ier d'Aragon, qui s'adonna à la tâche sublime du rachat des esclaves, en allant parfois jusqu'au don de soi pour rendre la liberté à ceux dont l'âme était en péril. Cet Ordre agissait donc sous le haut patronage de la Vierge sainte. Aussi, après la conquête d'Alger, en 1830, un immense cri de reconnaissance s'éleva-t-il vers la Libératrice par excellence. Son culte s'établit aussitôt à Alger, dans une ancienne mosquée convertie en église, sous le vocable de Notre-Dame des Victoires. D'autre part, un grand nombre d'églises et de chapelles furent dédiées à Marie, sous le pontificat de Mgr Dupuch, le premier évêque d'Alger de 1838 à 1845. Dans la suite, un magnifique témoignage de la reconnaissance de l'Europe chrétienne et surtout de la France et de l'Algérie fut donné à la Madone, au moyen de la construction d'une église consacrée à Notre-Dame d'Afrique. Ce sanctuaire, placé sur un plateau, au sommet d'une colline grandiose, domine aujourd'hui la cité conquise par la foi et par la civilisation. Il est un hommage pour le passé et un gage pour l'avenir. La chapelle est de style byzantin traditionnel en Afrique, avec un mélange de style mauresque christianisé. Sa grande coupole s'élève comme un phare de bénédiction et de salut. Elle symbolise au loin la virginité de Marie, par un couronnement de lis, sa maternité par une couronne de roses, sa royauté par une couronne d'étoiles.

X

L'Espagne va-t-elle exporter des prêtres ?

Le directeur de la revue espagnole *Ecclesia*, Jesus Iribarren, pose lui-même cette question, dans le n° du 20 février de sa revue. Son article a les allures d'une contre-attaque. C'est pourquoi nous avons pensé qu'il méritait d'être analysé de près.

— « En anglais et en français, qui sont si souvent, écrit-il, les langues liturgiques du laïcisme, on a chanté un répons sur le catholicisme espagnol. Les publicistes qui confondent la pâleur avec la mort — et *Ecclesia* n'a cessé de mettre en garde contre les causes de cette pâleur — l'ont enterré tout vif, ils l'ont mis sur la civière pour le faire disparaître de la surface de la terre et de la littérature. « L'Espagne pourra bien être une nation officiellement catholique — disait notre épitaphe imaginaire et venimeuse — mais ce n'est pas une société chrétienne. »

Mais le catholicisme espagnol sort de sa « tombe

de papier » et interroge : qu'entendez-vous par une société chrétienne ?

En 1954, l'Espagne compte 22.087 prêtres séculiers et 7.493 réguliers. Les religieux profès sont 17.205, et les religieuses, 63.267. Si l'on estime la population espagnole actuellement à 28.750.851 habitants et que l'on place ce chiffre en face des 102.559 personnes consacrées à Dieu, on constate qu'il y une personne consacrée pour 280 Espagnols, en tenant compte des 25.000 prêtres ou religieuses venant d'Espagne et qui sont à l'œuvre dans les missions, spécialement en Amérique espagnole. Et si l'on réfléchit que pour chaque vocation qui arrive à son terme, à travers tant d'années d'études et d'épreuves diverses, il y en a une autre qui est restée en route, on estimera à une vocation sur cent Espagnols ! Mais la vocation ne naît pas n'importe où. Il lui faut une ambiance favorable, un milieu familial capable de recevoir le germe et d'en favoriser le développement.

On dira peut-être que dans les milieux mêmes où se révèlent des vocations, tout n'est pas parfait : on y trouve parfois le travail du dimanche, l'anticléricalisme, et jusqu'au blasphème ! Mais cela prouve tout simplement que l'homme, l'être humain en général, n'est pas un théorème. Il ne pratique pas la pure logique.

— « Tel père anticlérical prépare parfois, avec des larmes d'émotion, les documents nécessaires pour que son enfant entre au séminaire... »

Contradiction ? Disons plus justement : mystère du cœur humain. « Chez ceux qui nous enterrent, dit encore notre article, les symptômes extérieurs tels que : absence de pratique religieuse, violation des lois ecclésiastiques, inaccomplissement des devoirs économiques, campagne d'hostilité contre l'action publique de l'Eglise, peuvent révéler une société non chrétienne. » Mais pour porter un jugement équitable sur la société espagnole, il faut tenir compte de ce fait d'une vocation par cent habitants. Cela veut dire que « nous sommes des pécheurs, mais que, malgré cela, notre catholicisme est vivant ».

Donc, pas question, pour le moment, d'une épitaphe ! L'heure n'est pas aux funérailles, mais à l'action.

En 1925, nous avions 55.581 religieux des deux sexes. La guerre civile a profondément troublé la vie religieuse. Elle a fait de nombreux martyrs. En 1945, on avait retrouvé le niveau de 1925, avec 58.536 religieux et religieuses. Aujourd'hui, nous sommes à 80.472.

Pour le clergé séculier, le rythme du relèvement est forcément plus lent. Il faut 12 ans pour faire un prêtre. Si nous remontons à 1920, il y avait alors en Espagne 34.420 prêtres séculiers, soit un pour 619 habitants. Par suite de la tempête, le niveau le plus bas a été en 1951. Mais nous remontons la pente. Il y a aujourd'hui, avons-nous dit, 22.087 prêtres, mais en 1951, il n'y en avait que 21.298, soit un prêtre pour 1.319 habitants.

Mais les séminaires sont à peu près partout bondés. En 1952, on compta 996 nouveaux prêtres. En 1953, il y en a eu 1.015. Les vides seraient partout comblés, s'il existait entre les diocèses qui surabondent et ceux qui sont encore déficitaires, une *osmose* plus abondante, au lieu de « la triple muraille » qui les sépare !

Cette dernière observations est bien dans le texte espagnol, mais on se souvient que nous avons fait la même remarque pour nos diocèses de France. Surabondance d'une part, pénurie de l'autre. Pas d'*osmose*.

L'impression générale, dit encore notre article, c'est que des centaines de vocations en Espagne ne sont pas encouragées économiquement. Et même, par des moyens rigoureux, dans les épreuves à subir, des diocèses repoussent beaucoup de candidats à la prêtrise.

En résumé, avec les 102.559 prêtres ou religieux et religieuses que compte déjà l'Espagne, il faut admettre qu'il est possible d'augmenter dans une proportion notable le nombre des consacrés à Dieu, en cultivant les vocations négligées ou non encouragées.

Tel est l'exposé de Jésus Iribarren, sur l'état actuel de l'Espagne catholique. Mais il passe alors à une proposition qu'il qualifie lui-même de « *demande audacieuse : pregunta audaz* ».

Voici que les protestants achèvent de déverser sur l'Amérique espagnole — on verra plus loin ce qu'il faut entendre par là — environ 10.000 ministres qui sont sans emploi, depuis leur expulsion de Chine. Qu'adviendrait-il de l'Espagne, si elle se privait d'un coup de 10.000 de ses prêtres ou religieux, à savoir de 2.000 prêtres séculiers, 2.000 religieux et 6.000 religieuses ? Probablement aucun mal. Les inconvénients de cette exportation seraient compensés par l'effet de choc qui en résulterait sur la vitalité du catholicisme espagnol. Quel effet produirait l'offre faite au Saint-Siège, par l'Eglise d'Espagne de ces 10.000 apôtres à destination de l'Amérique espagnole ?

Notons, avant d'aller plus loin, que M. Iribarren, dans son rêve magnifique, oublie ce qu'il vient de dire de la « triple muraille » qui sépare les diocèses surabondants des diocèses déficitaires en Espagne. Il jongle avec des chiffres et aligne d'éloquents pourcentages. Mais quelle apparence y a-t-il que la « triple muraille » s'entr'ouvre du côté de l'Amérique espagnole, alors qu'elle se dresse inexorablement du côté de l'Espagne elle-même en ses parties moins chrétiennes ?

De plus, un prêtre qui a beaucoup voyagé en Espagne et en Amérique espagnole me suggère ici une autre objection : à supposer que les 10.000 apôtres offerts au Saint-Siège prennent le chemin de l'Amérique espagnole, croit-on qu'ils seront reçus à bras ouverts en des pays où l'antique domination espagnole, secouée au début du XIX^e siècle, n'a pas laissé que de bons souvenirs et où la sympathie pour le catholicisme espagnol est loin d'être encourageante !

Mais revenons à l'article d'*Ecclesia*.

Il souligne — « avec toute l'affection que méritent les nations issues de l'amour maternel de l'Espagne » — le double danger qui les menace : la propagande communiste d'une part, le prosélytisme protestant d'autre part. Il y a en outre cet autre danger qui est partout présent, dans le monde chrétien : la conception laïciste de la vie.

Une chose est sûre c'est que l'Amérique espagnole manque de prêtres. Et c'est ici que nous allons voir ce qu'il faut entendre par Amérique

espagnole. **Les séminaristes d'Espagne sont au nombre de 8.406 actuellement**, c'est-à-dire le double de ceux des pays suivants : Mexique, Costa-Rica, Cuba, Guatemala, Honduras, Nicaragua, Panama, Puerto Rico, République dominicaine, San Salvador, Argentine, Bolivie, Chili, Colombie, Equateur, Paraguay, Pérou, Uruguay et Venezuela, pris tous ensemble, car ils n'ont en tout que 4.978 séminaristes.

Comme nouveaux prêtres, en 1953, il n'y en a eu, en Amérique espagnole que 501, contre 1.015 en Espagne. Toujours le rapport du simple au double. Le seul diocèse de Pampelune a eu autant de nouveaux prêtres en un an que Costa Rica, Cuba, Guatemala, Honduras, Nicaragua, Panama, Puerto Rico, République dominicaine, Salvador, Bolivie et Paraguay. On n'a compté que trois grandes nations : le Mexique, la Colombie et l'Argentine, à avoir plus de 50 nouveaux prêtres en un an.

L'épiscopat espagnol n'est pas insensible, tant s'en faut, à ce grave problème. Il envisage un plan d'action pour la coopération hispano-américaine et il a créé une commission à cet effet. Toute la question est de savoir si l'on arrivera à temps, si l'occasion sera saisie, si un effort en quelque sorte massif sera fait, ou si l'on se contentera d'un appoint au compte-gouttes. Nous sommes arrivés à une heure cruciale de l'histoire religieuse de l'Amérique espagnole. La solution est peut-être celle qui est ici envisagée. Mais il est temps d'agir !

XI

Aurons-nous une Afrique saharienne française ?

Ce serait l'A.S.F. ajoutée à l'A.E.F. et à l'A.O.F. — La question a une grande importance administrative et économique. C'est du moins ce que nous démontre M. A. André de la Far, dans *Monde Nouveau* de février, sous le titre « *Notre avenir est-il au Sahara ?* »

M. de la Far n'est pas d'un autre avis que tous ceux que nous avons déjà cités ici-même, au sujet des richesses, encore en partie latentes, mais certaines que nous possédons au Sahara. Le temps est passé où les diplomates européens disaient de nous avec un peu d'ironie, en désignant sur la carte, les immenses déserts du Sahara : « Le coq gaulois aura pour mission de gratter le sable ! » En fait, le coq y a mis le temps. Il n'a pas beaucoup gratté jusqu'ici, mais il s'y est mis enfin et ce genre de travail promet d'être fructueux.

Mais si la chose est admise, on s'aperçoit qu'il y aura sans doute des modifications à introduire dans le régime administratif du désert, et qu'il sera bientôt nécessaire — le plus tôt possible, sans doute — de l'ériger en unité indépendante et autonome.

En effet, le Sahara actuel est écartelé. Il se rattache administrativement d'une part à l'Algérie et d'autre part aux deux grandes fédérations d'Afrique noire : l'A.O.F. et l'A.E.F. Bien plus, la Tunisie et le Maroc ne sont pas sans élever des prétentions sur certaines parcelles de ce désert méprisé et abandonné, mais soudain revalorisé ! Chacun se dispute pour avoir part au gâteau.

Déjà, la loi du 5 janvier 1952 a prévu, au Sahara, l'établissement d'un office public de caractère industriel et commercial, doté de la personnalité financière et civile. Puis un décret d'application de cette loi a été porté le 8 janvier 1953, et par ce décret a pris naissance le *Bureau d'Organisation des Ensembles industriels africains*. Il va sans dire que ce long titre est abrégé sous la forme suivante : B.O.E.I.A.

Mais ce n'est pas suffisant. Il faut une autorité supérieure, il faut que les questions de douanes en particulier soient réglées d'une façon pratique. Actuellement, de graves inconvénients subsistent. Par exemple, le charbon de la région de Colomb-Béchar expédié vers la Méditerranée, subit le contrôle de *trois douanes*. Cela paraît évidemment abusif et en tout cas très incommode.

M. Pierre July, qui est actuellement secrétaire d'Etat à la Présidence du Conseil, est le premier à l'admettre. Il a déjà rompu des lances en ce sens. C'est aussi l'opinion de M. Cornet, conseiller de l'Union française, qui a fait plusieurs voyages dans le désert et vient de déposer un rapport important sur le bureau de l'Assemblée de Versailles.

— « Il y affirme que ces propositions d'un remembrement des terres sahariennes, jusqu'ici éparses entre quatre ou cinq administrations différentes, en une seule unité politique, afin de mettre un terme à des délimitations contraires à la géographie, à l'ethnie, au climat, au bon sens aussi, que ces propositions ne sont donc point véritablement révolutionnaires, ni surtout dirigées contre les territoires limitrophes. »

Au surplus, il semble bien que les populations devraient être consultées sur ce point. Elles y sont intéressées au premier chef. Que veulent - elles ? Elles auraient à se prononcer entre deux thèses : le *statu quo*, ou bien le *remembrement*, c'est-à-dire la constitution d'une unité saharienne indépendante. Déjà, les élections municipales d'avril 1953 ont prouvé que les populations sahariennes ou présahariennes savent que leurs intérêts sont différents de ceux du reste de l'Algérie.

— « Qu'on me permette, remarque l'auteur, d'ajouter une référence personnelle : les populations du M'Zab, Ghardaïa et la Pentapole, que j'ai eu l'occasion de rencontrer à plusieurs reprises, se sont prononcées sans ambiguité pour leur détachement d'Alger et leur rattachement à la nouvelle entité saharienne. Les habitants des oasis du Sud-Oranais sans être aussi nets, sont en partie du même avis.

Il semble certain que l'Algérie du nord a une tout autre direction économique que la future entité saharienne. L'Algérie du nord a une vocation maritime, agricole, vinicole, céréalière, fruitière. Mais elle n'est pas préparée à présider à des entreprises minières comme celles du Sahara. Les capitaux privés algériens ont toujours ignoré le sud saharien. L'ampleur des réalisations en cours n'est plus à l'échelle nord-africaine. On ne peut même pas s'en tenir à la création d'un haut-commissaire qui dépendrait directement du gouvernement de la métropole. Ce n'est pas de Paris que l'on peut bien voir les choses ni prendre les décisions rapides qui pourront s'imposer.

Au Sahara, les secteurs qui vont s'acheminer vers une grandiose industrialisation et, dans le même temps, vers une rénovation et une modernisation agricole, grâce aux puits artésiens, dont nous avons parlé dans une précédente Causerie, sont très éloignés de toutes les capitales administratives actuelles. Les décisions cependant doivent être très

importantes : organisation des transports, exploitation des gisements, recherche du personnel spécialisé, mise en œuvre des ressources, et tout cela exige une unité de conception et de direction, qui aura à mettre en action des milliards.

On objecte que la création d'un centre administratif nouveau va grever les entreprises d'une bureaucratie coûteuse. Et ce danger, nous le savons, n'est pas purement imaginaire. Mais n'est-il pas possible de supposer que, dans un cadre nouveau, avec des exigences nouvelles, avec des procédés modernes, les abus de l'antique bureaucratie pourront être évités ? N'oublions pas que les richesses minières du Sahara peuvent tenter des capitaux étrangers, auxquels il sera malaisé de fermer la porte.

Conclusion de notre auteur :

— « Personnellement, et après mûres réflexions, nous demeurons attachés à la mise en place d'un territoire d'outre-mer de type classique, « Afrique saharienne française », qui prendrait place aux côtés des deux autres fédérations africaines : A.O.F. et A.E.F. Mais nous préférerions qu'elle dépendît, et en attendant les autres, de la Présidence du Conseil ou d'une Vice-Présidence spécialisée... »

Toutefois, il semble qu'une mauvaise solution serait la création d'un « département saharien », dépendant du ministère de l'Intérieur. La transformation des vieilles colonies des Antilles n'a pas donné, en effet, des résultats « dont nous puissions nous féliciter », paraît-il.

— « Sur l'ensemble de la planète, des régions très diverses, Canada, Australie, Sibérie, Moyen-Orient, s'éveillent à une vie nouvelle. Il peut en être de même de notre Afrique saharienne, mais cela ne saurait être réalisé qu'à l'échelle de l'Union française et peut-être, demain, de l'Union Eurafricaine. »

XII

Mort de Mgr Jean Batiot vicaire-apostolique de Majunga

Au début de septembre 1953, l'Eglise naissante de Madagascar a fait une perte bien cruelle, en la personne de Son Exc. Mgr Jean Batiot, vicaire-apostolique de Majunga. Nos lecteurs se souviennent du portrait — trop sommaire — que nous avons esquissé d'un vaillant missionnaire, le R. P. Mousset, des Pères de la Salette. Aujourd'hui, nous terminerons notre Causerie par un portrait du même genre, et nous nous servirons, pour le tracer, d'une notice qui nous a été adressée par un lecteur bienveillant.

Mgr Batiot naquit le 3 octobre 1898, à Chantonnay (Vendée). C'est la terre traditionnelle de la foi, en pays de France. Un Père du St-Esprit, du Vicariat de Loango, passant dans ce village, en 1912, le jeune Jean Batiot fut conquis. Il serait missionnaire. Il se met à lire les publications de la Congrégation du St-Esprit, il s'éprend d'amour pour cette mystérieuse Afrique, où tant de victoires attendent l'apostolat catholique. Mais les obstacles semblent s'accumuler. La guerre éclate en 1914. Elle dure près de 5 ans. Jean Batiot a le temps d'arriver à l'âge de la mobilisation. Le voilà soldat et il est fait prisonnier. Il n'est libéré qu'à l'âge de 21 ans et il n'a pas même terminé son service militaire. Il l'achève, puis il entre au Séminaire de Chavagnes, où il est compté parmi les « vocations tardives ». On le pousse dans ses études classiques et il finit par entrer au Grand Séminaire de Luçon. Enfin, il peut solliciter son admission au noviciat des Pères du St-Esprit, à Orly, en 1923. Depuis 1912, il a donc mis onze ans à réaliser son beau rêve. Il fait profession, le 8 septembre 1924.

Au noviciat, il a fait très bonne impression : santé robuste, jugement droit, gravité, modestie, mais toutefois avec le comportement un peu distant de l'homme-fait parmi des condisciples plus jeunes et qui n'ont pas connu, comme lui, l'épreuve de la captivité.

Mgr Le Roy a vu en lui un sujet d'élite, en dépit des lacunes de sa formation littéraire. Il l'envoie donc à Rome, au Séminaire français. Là, les notes sont bonnes, sans être brillantes, surtout aux examens. Mais le P. Jean Batiot, qui est l'homme de la courtoisie parfaite et de la sympathie ouverte à tous, laisse partout le meilleur souvenir. Il est ordonné prêtre, le 31 juillet 1927 et fait sa Consécration à l'Apostolat. Il postule les missions en ces termes :

— « Durant les longues années d'attente, au milieu des épreuves que j'ai dû traverser, pour suivre ma vocation, la perspective de ces chères Missions était mon réconfort le meilleur. Depuis 16 années, mon attrait, dépouillé de l'aspect pittoresque, charmeur, de la jeunesse et de l'adolescence, mais plus réfléchi, plus réel, n'a fait que s'affermir et se développer. Aussi, c'est vers les Missions et les Missions d'Afrique équatoriale, que je serai heureux d'être dirigé. »

Ce vœu fut exaucé et on l'envoya à Madagascar, où son premier poste fut Port-Bergé, fondation nouvelle.

Ils étaient deux pour cette création, le P. de Maupéou et lui. Prenez une carte de la grande île. Vous trouverez Port-Bergé à environ 100 km à vol d'oiseau de Majunga, vers l'est. Port-Bergé se donne des airs de petite ville, avec ses paillotes bien alignées. Il y avait déjà une modeste église. Il fallut construire une maison pour la mission, ce qui ne traîna pas.

On était en 1928. Outre Port-Bergé, la chrétienté de cette région comptait une dizaine de postes. En deux ou trois ans, leur nombre passa à 41. L'église de Port-Bergé devenait trop exiguë. Un grand mouvement de conversions se dessinait. Il fallait construire une nouvelle église. Sur ces entrefaites, le P. Batiot fut atteint des fièvres et du revenir à Majunga pour se soigner. Il ne put tourner à Port-Bergé, dont le climat ne lui convenait pas. On l'envoya en renfort à Ambato-Bœni, puis à Analavana, et, en 1935, à Andriba, station nouvellement érigée. Région difficile, ravins profonds et escarpés, marais nombreux, dans les fonds, avec des rizières et par conséquent des moustiques et des fièvres.

En 1939, le P. Batiot revoit la France et il apprend qu'il ne pourra plus retourner à Madagascar. C'est pour lui un grand chagrin. Tout s'arrange cependant et il rentra à Majunga. Après un séjour à Marovoay, il ne quittera plus Majunga, à partir de 1942. Il exerce dans la ville un ministère très absorbant. Et dans le même temps, il construit une cathédrale, dans ce vicariat, qui compte 360.000 habitants répartis sur 110.000 km 2, avec 26.660 catholiques (1951).

C'est là que le P. Batiot fut élu, le 13 février

1947, évêque titulaire d'Attalea et Vicaire apostolique de Majunga, en remplacement de Mgr Wolff, transféré à Diego-Suarez.

Mgr Batiot revint en France, pour y être sacré. C'était le jour de la Pentecôte 1947. Un groupe d'étudiants malgaches assistaient à la cérémonie.

De retour en sa Mission, le nouvel évêque acheva sa cathédrale, qui fut inaugurée le 28 novembre 1947 et consacrée le 5 octobre 1948. Il sut gagner l'estime de tous, y compris les chefs des missions protestantes de la région. Et ceci est à souligner, pour donner un aperçu de l'esprit qui existe dans les missions, et que l'on peut rattacher, semble-t-il, au mouvement unitaire appelé œcuménisme. En effet, aux funérailles de Mgr Batiot, en septembre dernier, on put voir, aux côtés de deux évêques catholiques (Tananarive et Ambanja), et des hautes autorités administratives, un pope, les pasteurs de la Mission protestante, de la Mission adventiste, de la Mission anglicane, et aussi des musulmans.

Au point de vue des résultats obtenus, soulignons que si l'*Annuaire pontifical* de 1931 n'attribue que 26.660 catholiques au Vicariat de Majunga, comme je l'ai dit plus haut, la notice que j'ai sous les yeux accuse pour l'exercice 1950-1951, que l'*Annuaire pontifical* ne connaissait pas encore, en même année, le chiffre de 32.744. Il y a donc des progrès. Le nombre des catéchumènes est stationnaire mais satisfaisant.

La dernière maladie de Mgr Batiot révéla toute la sympathie qu'il avait su mériter dans tous les milieux. Il fut emporté très rapidement par une maladie coloniale que l'on crut d'abord être une typho-malaria. Sur sa tombe, M. l'administrateur en chef Henrion, chef de province, rappela les grandes vertus du défunt :

— « ...Il est, dit-il, surtout l'évêque des humbles, des faibles, quelles que soient leurs origines, leurs races, quelles que soient leurs opinions confessionnelles. Monseigneur voit chaque jour se présenter à lui les misères les plus poignantes. Toujours les malheureux s'en retournent soulagés, le cœur rempli d'espoir, débordant de reconnaissance.

Pour tous, il était un guide et un ami ; un guide éclairé, un ami sûr ; nous avons vu l'émotion, la tristesse, le chagrin marqués sur les visages de tous ceux, innombrables, qui ont défilé devant le corps de leur évêque, les gestes de vénération qu'ils ne pouvaient retenir !... »

C'est ainsi qu'on aime entendre parler d'un prêtre de Jésus-Christ !

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Enciclopedia cattolica. T. XI : « Scaduto à Terz' Ordine ». — Cité du Vatican, 1954.

L'*Enciclopedia* approche de son terme. Voici le t. XI, l'avant-dernier ; et le t. XII est déjà sous presse.

Nous avons rendu compte (*Ami*, 1953, p. 376-80) des dix volumes précédents, et dit la richesse des illustrations et leur abondance, l'autorité des signataires des articles, l'utilité des bibliographies par lesquelles ils se terminent tous. Le t. XI ne le cède en rien, aux volumes antérieurs. Les planches hors-texte en noir, sont au nombre de 144, avec un petit nombre de très belles planches hors-texte en couleur. Quant aux gravures dans le texte, elles sont aussi intéressantes que nombreuses.

Nous ne signalerons ici que les articles principaux, mettant au premier rang ceux qui concernent les différents pays de la chrétienté. Voici par exemple *Spagna* (Espagne), *Stati Uniti* (Etats-Unis), *Svezia* (Suède), *Svizzera* (Suisse), *Slovacchia* (Slovaquie), *Siria* (Syrie), etc. Tous ces sujets sont traités de la même manière, sur le même plan ; vg. *Stati Uniti :* l'article ne compte pas moins de 41 colonnes (1217-1258). Il est illustré de plusieurs cartes détaillées, de portraits, de reproductions des monuments religieux ou civils les plus remarquables.

On traite : 1° de la *Géographie* physique, politique, économique, avec statistiques de la population par Etat, sous la signature de Giuseppe Caraci, professeur ordinaire de Géographie à l'institut de Magistère, de l'Université de Rome ; 2° l'*Histoire civile*, des origines à nos jours, c'est-à-dire jusqu'à la présidence d'Eisenhower ; 3° l'*Histoire religieuse*, et non seulement celle du catholicisme, mais celle des autres religions. Ces deux parties sont dues à Gabriel Musatti, docteur ès-lettres, à Rome ; 4° Jean Rommerskirchen, assistant de la bibliothèque missionnaire de la Propagande à Rome, traite de l'*Apostolat*, auprès des Indiens et des nègres ; 5° vient ensuite une étude sur la *Condition juridique de l'Eglise* (Joseph Damiziafi professeur de droit au Latran) ; 6° la *littérature*, par Augusto Guidi, de l'Université de Trieste, et enfin 7° *l'art*, par Riccardo Averini, docteur ès-lettres à Rome et *l'organisation scolaire*, par Célestin Testore, S. J., rédacteur en chef de l'*Enciclopedia* entière.

On a fait appel, sur chaque point particulier à un spécialiste. Nous avons de la sorte le maximum de chances d'avoir un texte bien à jour, à la fois dense et solide.

Parmi les articles de caractère théologique ou philosophique, nous signalerons *Simbolo e Simbolismo* dû à la plume du R. P. Camelot, O. P., recteur de la Faculté de théologie et de philosophie au scolasticat du Saulchoir ; *Sincretismo*, traité avec une immense érudition par le P. Pinard de la Boullaye, S. J. ; *Sindacalismo*, de Ferruccio Pergolesi, professeur à l'Université de Bologne, etc.

Dans le domaine de l'histoire, nous avons noté surtout l'article de M. Guillaume Mollat, l'historien des papes d'Avignon, sur l'*Etat pontifical* (*Stato pontificio*) à travers les âges, de sa fondation à l'Etat actuel du Vatican.

L'un des articles auquel nous aurions le plus de plaisir à nous arrêter serait celui qui traite, au mot *Storia*, de la philosophie de l'Histoire. Il a pour auteur Cornelio Fabro, professeur titulaire de Métaphysique à la Propagande. Nous nous bornerons à indiquer l'évolution générale des idées sur ce point. Elle dessine une vaste courbe : chez les païens de l'antiquité, on considère l'histoire comme un *perpétuel cyclisme*. Tout revient constamment, en tournant dans le même cercle : c'est « l'éternel Retour ». Herbert Spencer a soutenu la même théorie. Ce que nous faisons, un nombre incalculable de fois déjà, et nous le referons et dirons de même à chaque « retour » du cycle des événements. Avec le *christianisme* la philosophie de l'Histoire prend un autre aspect, plus profond : le Christ est la clé de l'Histoire. Tout converge vers lui, tout gravite autour de lui. Tout ce qui le précède, le prépare ; et tout ce qui le suit, subit directement ou indirectement son influence. L'Histoire n'est que l'envers du vaste problème *du salut* et il n'y a de salut que par J.-C. Cependant, avec la *déchristianisation contemporaine*, cette philosophie de l'histoire illustrée par S. Augustin

et Bossuet, entre autres, fait place à un *historicisme* qui ne veut plus regarder ni vers le Christ, ni vers Dieu, et qui fait de l'histoire un mouvement autonome, conduisant à la déification de l'homme, à la réalisation de Dieu dans l'homme, selon les formules de Hegel, de Renan ou de Karl Marx.

Cet abrégé incolore ne donne qu'une idée bien imparfaite de l'article indiqué.

En terminant, signalons encore les articles importants sur *Stoffe* (Etoffes), *Sumeri* (les Sumériens), *Tertulliano, Sindone* (le Saint-Suaire de Turin), avec conclusion favorable à l'authenticité, etc.

L. C.

R. P. CARRE, O. P. — **Justice humaine, justice divine. Chemin de Croix.** — In-16 de 50 p., 210 fr. — Paris, Desclée de Brouwer, 1954.

Le Jeudi Saint 1953, le P. Carré a prêché un Chemin de Croix dans la Sainte-Chapelle, qui est enclavée dans le Palais de Justice de Paris. Il avait pour auditeurs des juges, des magistrats, des avocats. Ses allocutions sur *dix* des quatorze stations constituent le présent opuscule.

En termes sans ambiguïté, le R. P. invite ses auditeurs à réfléchir sur le jugement que Dieu porte et portera sur leur âme, non d'après un code humain, mais selon une justice absolue, omnisciente, infaillible, dont la décision finale règlera leur sort éternel. Et de là il tire des leçons particulières sur l'esprit avec lequel ils doivent traiter les prévenus, les coupables, les condamnés.

Pareil auditoire est relativement rare ; mais tout ce qui est dit dans ces pages s'applique aussi à bien d'autres et à nous mêmes ; à nos accusations portées à la légère, à nos jugements téméraires qui peuvent en se répétant s'enfler jusqu'à la calomnie, à nos médisances, au pharisaïsme avec lequel nous nous estimons sans péché, surtout quand nous nous comparons aux autres... La calme mais impitoyable lumière de ces pages dissipera bien des illusions, des erreurs et des mensonges.

Jean de FABREGUES. — **La Tyrannie ou la Paix.** Préface du P. Riquet. Coll. « Liberté de l'Esprit ». — In-16 de 192 p., 390 f. — Paris, Calmann-Lévy, 1953.

Ces pages dont les lecteurs de *La France catholique* ont eu pour une part la primeur, établissent un nouveau diagnostic des temps modernes et de la plus monstrueuse de ses manifestations : la guerre totale. Comment et à quelles conditions peut-on éviter la guerre, cette redoutable « guerre hyperbolique » entrevue, il ' a un quart de siècle, par Guglielmo Ferrero et qui, à l'âge de la bombe atomique, ne saurait être qu'une guerre d'extermination entraînant la disparition totale de la vie ?

Un peu partout, écrivains, sociologues et économistes dénoncent l'angoisse dans laquelle vivent des peuples entiers et décrivent « le monde de la terreur ». « Désormais, écrit de son côté M. de Fabrègues, tous les hommes sont menacés. Ils le sont dans leurs biens les plus matériels et les plus proches, dans la durée même du temps qui leur est imparti par la vie (quelles besognes conduire aujourd'hui à longue échéance alors que la monnaie, les frontières, les modes de production, les marchés, les sources de matières premières changent tous les trimestres ?) Ils le sont enfin dans les raisons d'être de leur effort, dans leurs créations. Un *credo* peut être interdit demain aussi bien qu'un poème jugé attentatoire (à la classe, à l'Etat, à tout). L'éducation de nos enfants peut demain changer de visage et ma foi devoir disparaître ou me devoir la mort. »

Les totalitarismes — qu'ils servent la classe, la race ou l'argent — en réduisant l'homme à un « objet » comme les autres ont tué la liberté avec une logique implacable. Or, « l'établissement de la paix dans le monde apparaît comme étroitement associé à la naissance et à la souveraineté efficace d'une notion de l'homme consciente d'abord de ce que sa fin n'est pas essentiellement une plus grande puissance sur le monde, mais la possibilité de réaliser librement ce qui le meut au-delà des objectifs matériels ». Pas de paix durable tant que l'homme se croira tout permis et refusera de se soumettre à des « lois supérieures » dont il n'est pas le créateur, mais le bénéficiaire.

Seul un retour au spirituel sauvera un monde qui a voulu diviniser l'homme. A la dialectique hégélienne du Maître et de l'Esclave, il est grand temps de préférer la « dialectique de l'amour qui ne veut triompher du mal que par le bien », comme le suggère le R. P. Riquet dans sa chaleureuse préface.

Chan. Léon CRISTIANI. — **Un sacerdoce rayonnant. Mgr A.-S. Giraud.** — In-8 de 280 p. — Moulins (Allier, Crépin-Leblond, 1954. (En vente : Grand Séminaire de Moulins, 600 fr.).

La vie de Mgr Giraud (1863-1948), s'écoula toute entière dans le diocèse de Moulins. Prêtre en 1886, vicaire pendant cinq ans, aumônier du pensionnat, puis du noviciat des Frères des Ecoles Chrétiennes pendant onze ans, curé d'une modeste paroisse pendant deux ans, il fut nommé directeur au grand séminaire lorsqu'on dut à la hâte y reconstituer un corps professoral à la suite de l'expulsion des Pères Maristes, due aux lois persécutrices du début de notre siècle. Il était à ce poste repuis cinq ans quand il reçut la charge de supérieur qu'il exerça pendant vingt-deux ans. Il prit alors une retraite que son zèle pour le bien des âmes, sacerdotales et religieuses, rendit fort active. La majeure partie de sa vie s'écoula à Moulins où il était né, où il mourut, où ses compatriotes et ses anciens élèves lui firent des funérailles grandioses et gardent son souvenir comme celui d'un saint.

C'est dans l'accomplissement ponctuel et consciencieux du devoir quotidien que consiste la part visible à tous de sa fidélité à la grâce de son sacerdoce. Le secret intérieur est une volonté constante de « devenir un saint » par une union continue avec Jésus dans un amour personnel toujours croissant et prouvant sa générosité par la mortification et l'apostolat surnaturel. Mgr G. trouvait dans son appartenance au groupement des prêtres de saint François de Sales le milieu favorable au développement de ces aspirations.

Il avait laissé de nombreuses notes de retraites. M. Cr. s'en est inspiré largement, les a complétées par ses souvenirs personnels, par ceux de plusieurs témoins et par des fragments de l'abondante correspondance de celui qui fut le directeur de tant de séminaristes et de prêtres. Son livre témoigne de la haute valeur spirituelle et apostolique non seulement d'un prêtre individuel, mais du clergé français dans son ensemble au début du XX[e] siècle.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 martii 1954

G. MICHEL, *vic. gén.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)